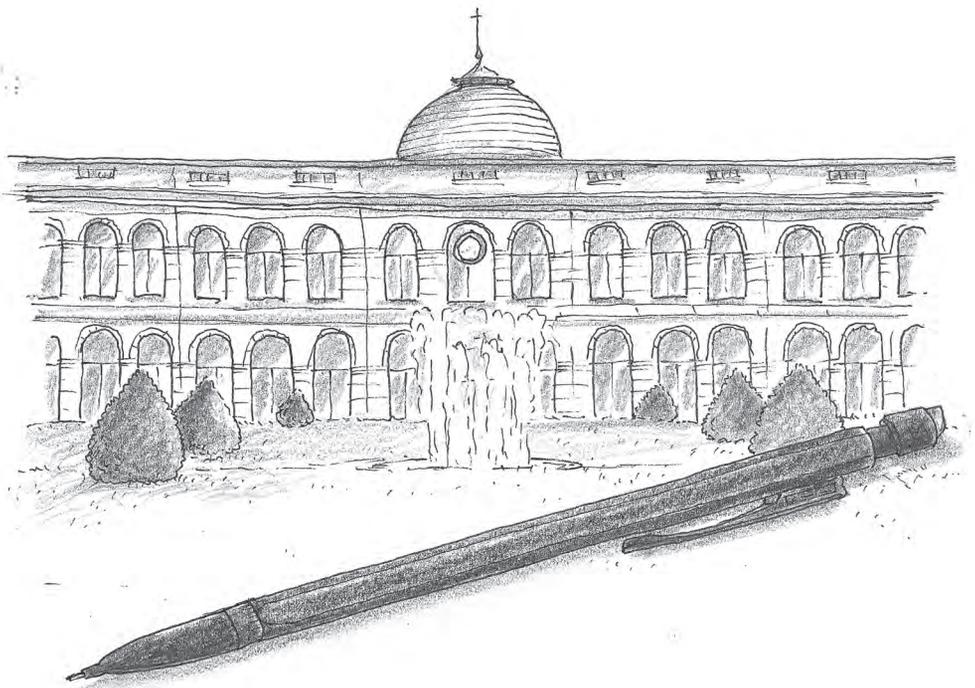


Chambres à dessins, chambres d'écriture



Contribuer à l'humanisation des soins, en faisant en sorte que l'hôpital soit un lieu de vie ouvert sur la cité et que le patient y conserve son statut de citoyen, tel est l'enjeu de la politique culturelle inscrite dans le projet d'établissement.

C'est dans cette intention qu'a été mené le projet "Chambres à dessins, chambres d'écriture". Entre décembre 2015 et juillet 2016, Laurence de la Fuente, écrivain, et Bruno Lahontâa, artiste plasticien, sont allés chaque jeudi à la rencontre des professionnels et des patients de deux unités de soin de l'Hôpital Saint-André. Dans l'espace de la chambre, du bureau ou de la salle de soin, ils leur ont proposé d'être à l'origine d'une œuvre en convoquant leur imaginaire, en racontant un souvenir, une anecdote.

Le présent recueil donne à voir les 56 textes et dessins issus de ces rencontres, réalisés par les deux artistes.

Cette initiative a été récompensée par le Trophée Culture & Hôpital / FHF* remis par la Fédération Hospitalière de France au CHU de Bordeaux à Paris, le 25 mai 2016.

Elle n'aurait pu voir le jour sans le soutien précieux de la Direction Régionale des Affaires Culturelles Nouvelle-Aquitaine et de la Mairie de Bordeaux. Je les remercie de leur confiance ainsi que tous les acteurs qui ont rendu possible cette aventure artistique et profondément humaine.

Philippe Vigouroux

Directeur général
Président du directoire
CHU de Bordeaux

En terme médical, l'hospitalisation correspond à la prise en charge d'une pathologie, à un moment de soin. Le mot "patient" convoque étymologiquement celui qui souffre, mais aussi celui qui attend. Les soins, les appels, les nouvelles, les amis, l'infirmière, le médecin.

En réfléchissant au préalable à une démarche d'écrivain public pour les personnes hospitalisées dans leurs chambres, je songeais à ce que cet espace-temps peut représenter : un temps imposé, un temps contraint, un temps suspendu, hors du quotidien, un espace-temps étranger, où pourtant, parfois, en dehors de la souffrance et du soin, il peut se révéler un espace singulier pour penser, se retourner, un temps de vacance régi par d'autres rythmes que les siens.

Et si ce suspens provoquait parfois un temps de repos, de dépôt, un temps d'interrogation, un temps somme toute assez proustien ? Un temps dilaté à l'extrême par l'ennui, par l'attente, et resserré par des rites spécifiques. Un temps paradoxal.

Peut-être que cet endroit suspendu, qui n'est pas la chambre d'hôtel solitaire non plus, et qui obéit à d'autres règles de sociabilité, cette chambre reliée aux soignants par une porte et une sonnette, est aussi un lieu pour se retourner sur le passé, et penser l'après.

Laurence de la Fuente

Auteur-metteur en scène

La chambre d'hôpital ressemble un peu à une feuille de papier.

C'est une surface donnée, offerte pour un temps ; une page presque blanche sur laquelle des histoires s'écrivent, se succèdent.

Comme celui de la chambre, l'espace de la feuille à dessin s'est rempli d'images, d'émotions mises en formes par le patient et le dessinateur à son chevet.

Le cadre de la chambre (du lit) et le bord de la feuille ont le même statut : frontières, limites. Des tremplins pour se projeter loin ailleurs ou pour revenir en soi, en tout cas pour se retrouver.

Un espace imaginaire ou réel comme terrain de jeu, où l'acte artistique est possible.

Bruno Lahontâa

Artiste plasticien, scénographe et performer

Pour un service de soins, participer à un projet culture est une occasion unique de relier deux mondes. Celui du soin où la maladie ramène constamment au moment présent à celui de l'art qui permet de rêver et s'échapper vers tous les possibles.

Il est important de permettre la rencontre entre ces deux mondes et d'intégrer la culture dans nos murs, parfois inhospitaliers, afin d'offrir aux patients des moments lui permettant d'oublier le temps présent et la raison de sa venue.

Nous avons accueilli Bruno et Laurence, une fois par semaine, plusieurs mois durant dans notre unité de soins. Ils ont partagé le quotidien des soignants, la vie d'un service et d'une équipe.

Ils sont allés à la rencontre des patients dans l'espace de leur chambre d'hôpital, proposant un intermède pour parler des rêves et des espoirs, afin d'oublier la maladie, le temps d'un après-midi.

Pour les professionnels ces temps d'échange avec les artistes ont aussi été des moments de partage et de cohésion à l'évocation de souvenirs communs et d'anecdotes sur la vie d'équipe.

Capturer comme par magie les rêves et les mots en les immortalisant sur une feuille blanche.

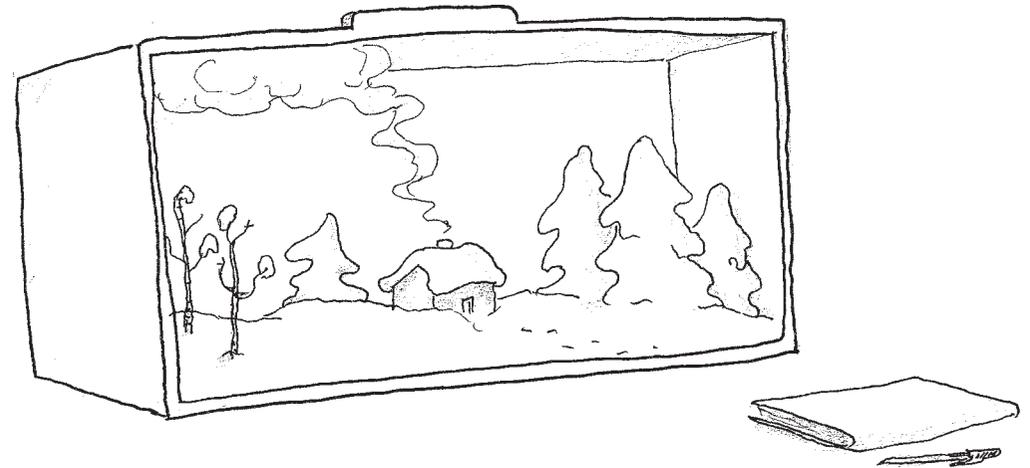
Cécile Rougier

Cadre de santé du CHU de Bordeaux



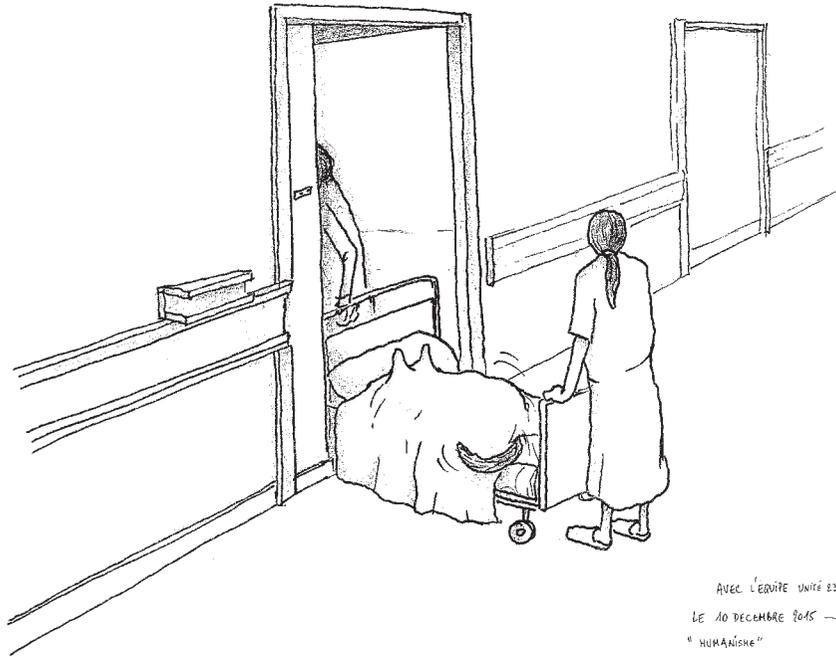
avec Annette.
16 Dec 2016 chambre 2.

Mamie astucieuse et bricoleuse, elle pique, coud et brode. Férue de technique, elle dessine des patrons sur l'ordinateur relié à sa brodeuse industrielle pour créer des robes de mariées, des nappes avec des modèles de caravelle, et de vieux vêtements pour les sachets de dragées, en pensant à son mari défunt charpentier de marine, puis ostréiculteur à La Teste, ville dont le blason est l'hippocampe. Elle imagine de menus objets, des cadeaux faits main avec ses petits enfants. Des boîtes à œufs qui deviennent des tulipes. A l'aide de piques à brochettes, d'épingles à linge, de bouts de bois et d'un pot en verre peint. Un joli bouquet qui ne fanera pas pour l'anniversaire de sa fille. Et puis de la terre dans le pot et des cailloux. Sauf que le paquet a été retourné, les cailloux renversés. Elle se souvient des "parqueuses" avec leurs patins en bois pour la vase et leurs benaises, leurs coiffes pour se protéger des coups de soleil piquants du bassin. Elle aimerait retrouver la pinasse de son mari mise en vente sur le bon coin. Elle n'ira plus au Banc d'Arguin, ni sur l'île aux oiseaux, puisque maintenant il faut payer pour s'y amarrer. Mais Annette continue à piquer, découper, broder des portraits maritimes.



avec Océane
le 10 Décembre 2015 chambre 11.

Océane imagine un paysage d'hiver avec de la neige et quelques arbres, une cabane très isolée. La sensation d'être observée. Des yeux, des regards. Protégée dans cette cabane mais observée. Et puis des gens à l'extérieur qui prennent des notes en la scrutant.



Avec L'ÉDITE UNITÉ 83
LE 10 DÉCEMBRE 2015 —
"HUMANISME"

L'humanisme ou le dernier câlin de Frédéric.

On parle aujourd'hui des départs, de celui de Rachel qui est là depuis très longtemps, et qui oscille entre le bonheur d'un désir de renouvellement assouvi et la tristesse du départ après tout ce temps. Parce qu'ici, malgré les décès, il y a les liens étroits tissés avec les familles, les rires, les fêtes avec l'équipe.

L'humanisme au quotidien.

Cette proximité avec une population précaire, parfois très fragile, les personnalités singulières des malades, et le sentiment d'être utile aux autres, même quand ils sont en train de disparaître, en s'occupant aussi de ceux qui restent.

Pour la fin de vie, des petites attentions mais qui comptent. La famille peut venir ici à n'importe quelle heure : le souci de ne pas imposer de restriction horaire lorsque le temps est compté.

Déjouer parfois les règles, comme l'interdiction faite aux animaux de pénétrer dans l'hôpital.

Pour Frédéric, SDF, qui voulait voir son chien une dernière fois, il a fallu ruser, cacher le chien sous un drap puis le transporter en contrebande sur un brancard pour exaucer cette dernière volonté.

En rire encore avec beaucoup d'émotion.



Avec
DENISE
chambre 3
le 17 Décembre.

Denise fut une jeune modiste employée par Madame Dominique dans un atelier chic sis allées de Tourny à Bordeaux. Tout le gratin bordelais défilait chez cette Madame Dominique qui, nous raconte Denise, rapportait de Paris des vrais Chanel. Denise a fini sa carrière lingère à l'hôpital psychiatrique Charles Perrens où elle déployait des trésors d'inventivité pour des costumes avec velcros et lacets qui empêchaient les malades "compliqués" de se mutiler.

Elle a connu l'hôpital avec les sœurs et les deux grands dortoirs, rendant visite à un grand-père que ses enfants adoraient.

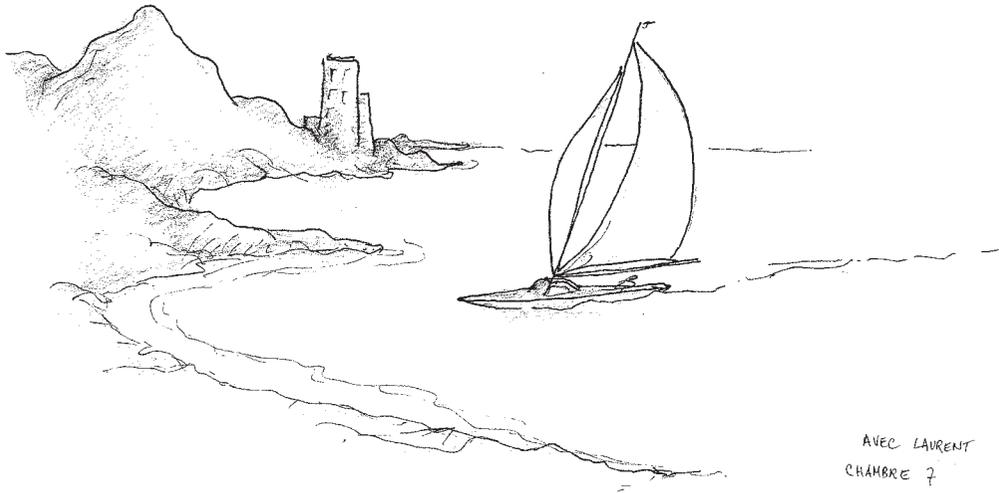
Du grand air, de l'oxygène, des montagnes : Tardets, Mauléon, les Pyrénées, la bergerie "Chez Loulou", du nom de l'ami propriétaire.

Marcher dans la neige, respirer dans les cimes, voilà ce que Denise réclame, Denise qui étouffe, coincée avec un mari qui ne conduit plus.

Pourtant Denise est née à Cercoux que j'entends d'abord comme serre-cou.

Alors, un peu d'oxygène pour Denise.

S'il vous plait.



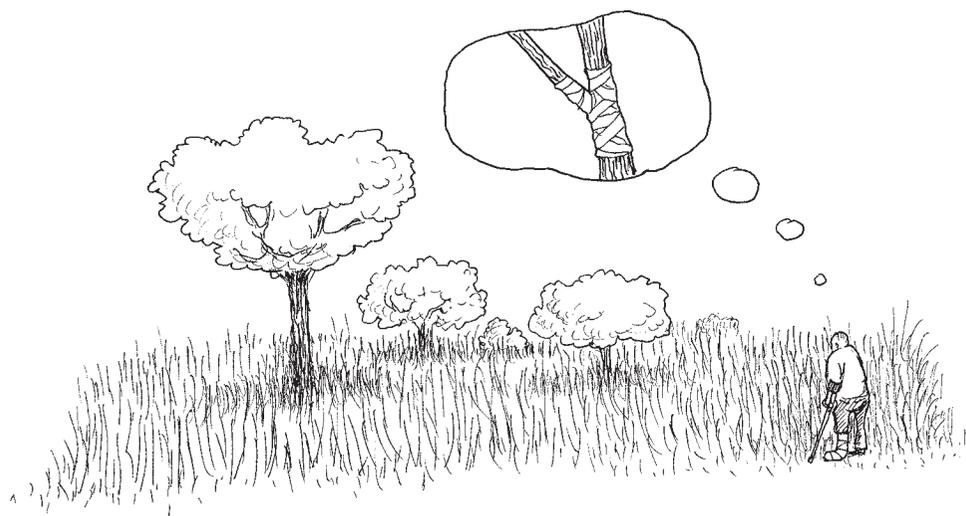
AVEC LAURENT
CHAMBRE 7
LE 17 décembre 2015

Un bateau sur la mer. Faire de la voile comme quand on était enfant. Même sur un lac. Celui de Serre Ponçon dans les hautes Alpes, ou celui de Biscarosse. Les camps de vacances jusqu'à ses dix huit ans.
Maintenant : l'appartement thérapeutique à Bordeaux. Et les vacances en Espagne. La crique de Collioure.



AVEC MONIQUE
CHAMBRE 14
LE 17 dec. 2015

Que reste t'il de la tendresse de Noël ?
La tendresse, le sentiment universel le plus parfait.
La crèche, la simplicité d'un chocolat chaud partagé avec les esseulés en sortant de la messe.
Le bruit des étourneaux au coucher du soleil.



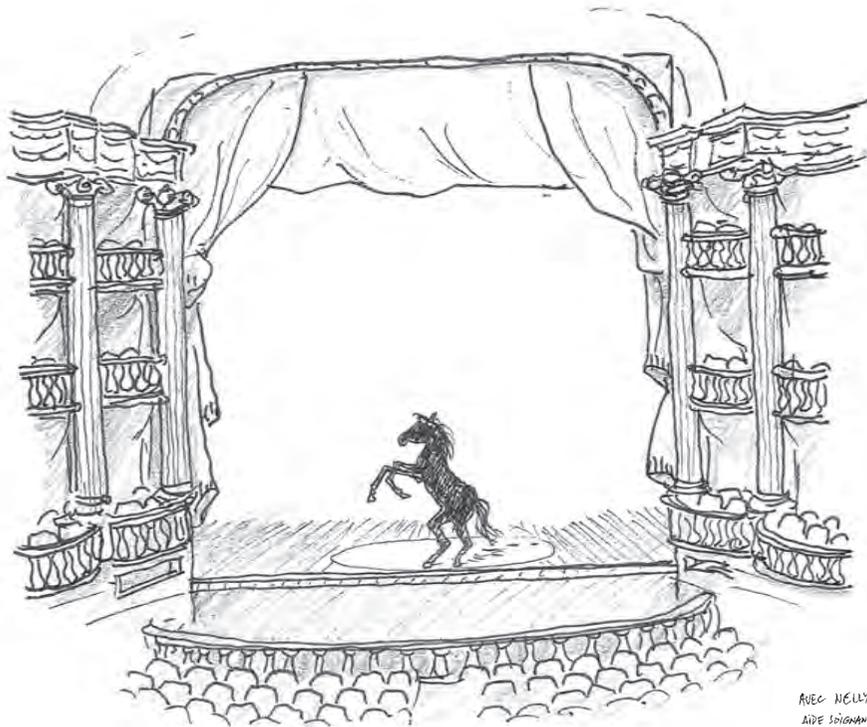
chambre 5
avec DJEDDOU
le 7 JANVIER 2016.

Djedoul vient de Sidi Slimen au Maroc. Il aime sa maison à Lormont. Il y a planté des cerisiers, de la vigne, des kiwis.
Il ne reconnaît plus rien au Maroc. Ses deux maisons là-bas sont fermées. Les portes sont soudées.
Sa passion, c'est la greffe, la taille et la greffe des fruitiers. Les greffes, il faut mettre beaucoup de rafia autour pour que ça prenne. Et de l'amour.
Mais les gens ne savent plus faire, dit-il.
Il greffait tous les arbres fruitiers. Cerisiers, pêchers, amandiers...
Il répète : " Celui qui ne marche plus, il est foutu ". Parce que le motoculteur c'est fini, et l'herbe est haute " comme ça ".
Mais la greffe des arbres, ça, ça peut continuer.



Avec JACQUES
chambre 11.
le 7 janvier 2016.

En 1945, les prisonniers de guerre qui revenaient de Prusse Orientale, de Lübeck, sortaient de la gare Saint-Jean. Jacques savait que son père était là. Tout le monde se précipitait pour leur offrir des cigarettes.
Sa mère lui a dit : " Regarde c'est papa ».
Son père avait la bouche remplie de cigarettes. Il ne l'a pas reconnu.
Il avait cinq ans quand il est parti, dix à son retour.
Il aurait préféré le retrouver en toute intimité.



AVEC NELLY
AIDE SOIGNANTE
le 14/01/2016.

Passionnée d'animaux, Nelly, aide-soignante, regrette parfois la Suisse, et ses sommets alpins, où elle habitait dans un village typique à visage humain. Elle aime recueillir les animaux blessés et les soigner. Elle pense un jour faire du bénévolat, pourquoi pas dans des refuges de la SPA.

Et s'occuper de chevaux, ce serait son rêve.

Dans son travail, elle veille à ce que les gens se sentent bien et beaux. Et leur parler aussi. En Suisse, les hôpitaux prévoient des moments personnalisés.

Presque une vocation de dame de compagnie.

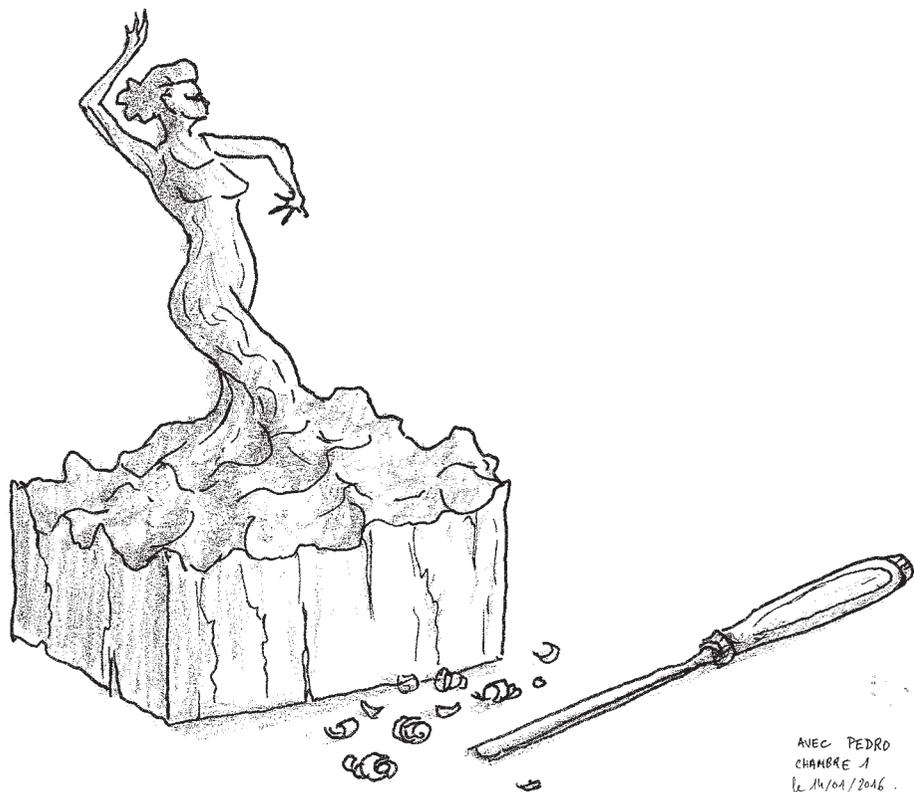
Et puis elle aime le théâtre, ça change les idées. Les vacances en Espagne aussi.



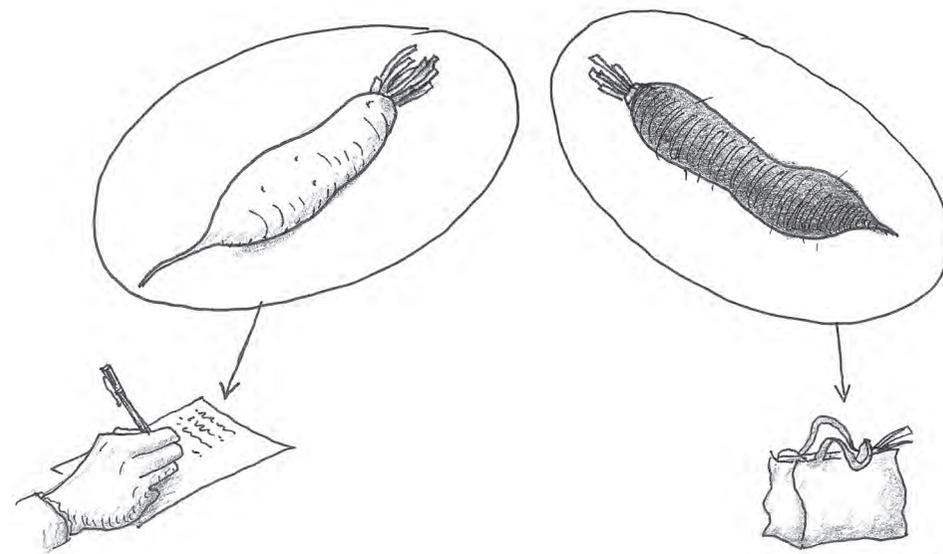
AVEC CHRISTIANNE
CHAMBRE 7
le 14/01/2016.

Un rêve de chalet en rondins de bois. Du bois. Du bois. Du bois. Et des biches. Pas de jardin parce qu'elle préfère les paysages naturels et qu'elle a mieux à faire. Elle préfère coudre, écouter des chansons françaises à textes, que jardiner. Gauchère contrariée, on l'a beaucoup punie à l'école parce qu'elle persistait à employer sa main gauche, ce qui lui vaut aujourd'hui d'être ambidextre, ainsi qu'une as du bricolage et de la couture.

Jeune fille, elle valsait dans des bals entre Tours et Chateauroux.



AVEC PEDRO
CHAMBRE 1
le 14/04/2016.



avec Cécile
CHAMBRE 1
le 21/04/2016.

Grâce à un frère aîné professeur de danse, Pedro a commencé la danse de salon dès l'âge de quatorze ans. Il écumait les thés dansants et était bien connu à l'Aiglon, fameux dancing place Puy Paulin à Bordeaux. Toujours pour le plaisir de la danse, et pas pour faire des rencontres, même s'il tomba amoureux de sa femme au cours d'un paso doble enfiévré.

Menuisier au Grand Théâtre, il affectionnait la sculpture sur bois, apprise grâce à son père qui lui confectionnait des jouets en bois, qu'il s'appliquait à répliquer. Plus tard, il aima peindre pendant ses loisirs des paysages à l'huile, parce que l'huile c'est bien plus noble que la peinture à l'eau.

Ses problèmes de vue le contraignent aujourd'hui à arrêter la peinture, mais Pedro revient ravi d'un voyage en Espagne, où il a assisté à des splendides spectacles de Flamenco.

Radis noirs, pieds noirs et navets blancs

Cécile vient d'Oran, ses parents sont corses. Elle est arrivée en 1957 à Bordeaux en avion. Elle n'a jamais pu reprendre l'avion, trop choquée par cet arrachement à vingt-trois ans, par cette arrivée dans le brouillard... Elle aimait beaucoup de Gaulle, mais quand il a donné l'Algérie, ça l'a tuée.

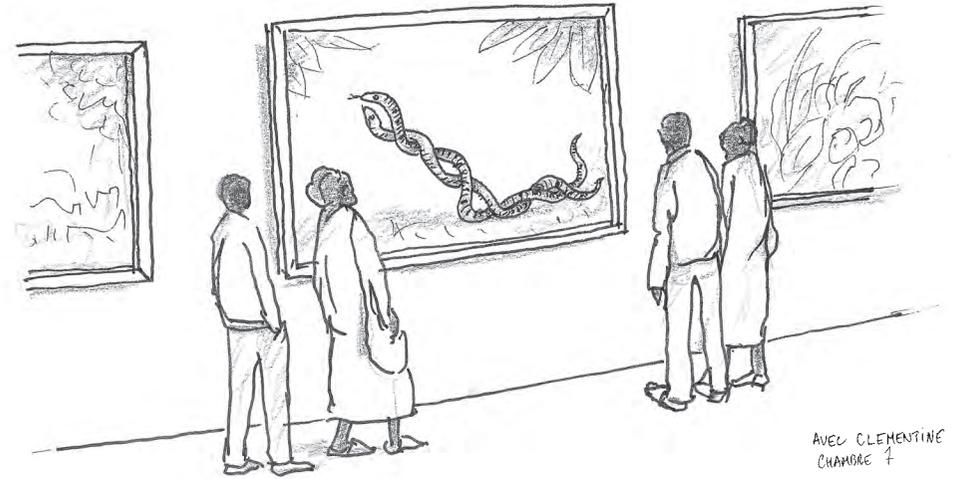
Sa spécialité c'est la sauce au navet. Elle a demandé à son mari de lui en rapporter du marché. Elle a écrit la liste, a bien souligné "navet blanc". A la place, il lui a rapporté des radis noirs, qu'elle déteste. Elle aurait pu le tuer, dit-elle et puis aussi : "je suis pied noir, mais attention, j'ai les pieds blancs comme les navets".



MODIGLIANI SCULPTEUR?

AVEC CORINNE
CHAMBRE 6
21/01/2016.

Corinne pense à Modigliani, à ses personnes transparentes, à ses femmes translucides. Au bleu de la mer en hiver.
Elle pense à beaucoup de moments trop difficiles à évoquer parce qu'il y en a tellement et tellement de différents.
Elle dit simplement : " pour le moment, je vais essayer de m'en sortir. "
Elle aimerait sculpter, elle a essayé, elle aimait le contact avec la terre, la transformation de la matière.



AVEC CLEMENTINE
CHAMBRE 7
21/01/2016.

Pour Clémentine, tout a commencé à L'École des Beaux arts d'Abidjan. Elle a tout quitté en arrivant ici pour gagner sa vie. Elle étudiait la photographie. Reporter photo. La nature, les animaux, un vrai délice.
Sa plus grande peur et sa plus grande photo, c'était dans la brousse.
L'accouplement de deux vipères. Les serpents entortillés, enroulés l'un dans l'autre.
Un grand ballet de danse.
Un cliché et puis prendre la fuite au plus vite.
" Tu as supporté tout cela pour faire une seule photo ! " lui a dit, admiratif le directeur de l'École qui a agrandi et exposé dans la foulée le cliché.



AVEC NOËLLE
& l'UNITÉ 23.
le 21/01/2016.



avec VICTOR
épouse 2
le 28/01/2016.

Noëlle, médecin. Vingt-cinq années à Saint-André. L'épidémiologie, la gastro-entérologie puis la gériatrie, et l'envie de considérer les personnes malades dans leur ensemble, de ne pas les morceler.

Noëlle est arrivée à Saint-André avec l'épidémie du SIDA à l'époque où les traitements ne marchaient pas encore. Une époque très dure. Mais il y avait la force, et l'imagination de son équipe qui la portaient.

Elle s'est aperçue un jour que les aides-soignantes reconditionnaient les plats à son insu pour qu'ils deviennent plus appétissants. Des purées aux couleurs attrayantes, des assiettes étonnantes, des présentations de chefs. Noëlle reste toujours surprise par la capacité d'invention déployée par l'équipe. Et ça a donné lieu à un beau projet. Un projet qui va se déployer ailleurs, dans d'autres unités.

Comment rendre le goût à ce qui ne peut être mâché, redonner le plaisir de la table sur un plateau repas d'hôpital, et retrouver un bon coup de fourchette en position allongée?

Et puis, il y eut ces belles boucles d'oreille dorées, confectionnées avec des suppositoires, pour fêter le départ de cette infirmière un tantinet trop taraudée par le transit de ses patients.

Victor est en fauteuil roulant mais conserve sa belle carrure d'athlète. Il est arrivé d'un bidonville martiniquais à dix ans pour se retrouver à Paris avec sa mère dans une chambre de bonne du seizième.

Il nous raconte ce grand écart, son goût des livres et de l'engagement, et l'expérience fondatrice à SOS Racisme, qui l'ont amené à devenir un élu de la République.

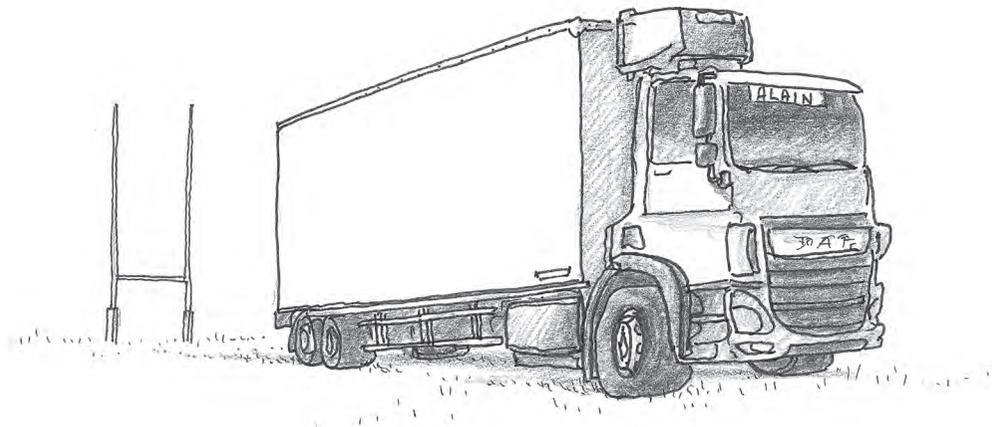
Et puis son goût de la transmission, par la boxe, et par l'éducation.

Élu de la République, ça le fait rire Victor, de l'avoir été à Blanc Mesnil, au *chemin blanc*.

Il y a célébré des mariages, remplaçant le maire absent.

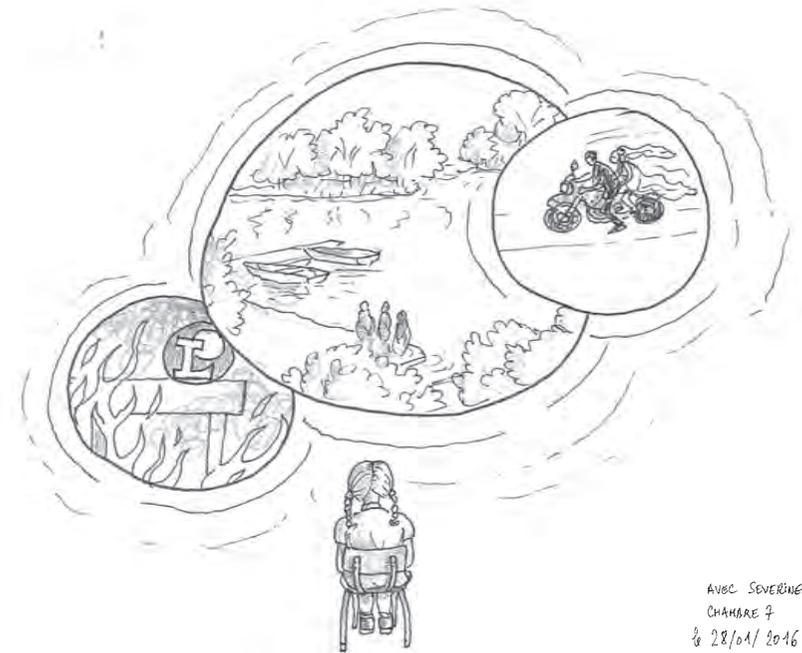
Il se souvient de ce couple, de ce futur mari qui le regarde, stupéfait. Il sent à quel point la différence de couleur le gêne. Il voit encore la main du type qui serre, broie celle de sa future épouse, et la fureur dans ses traits de devoir être marié par un homme noir.

Et en s'amusant, parce qu'il faut toujours rire de cette peur panique de la différence, Victor en rajoute, embrasse la mariée plus que de raison, l'étreint avec passion.



Avec ALAIN
CHAMBRE 14
& 28/04/2016.

Alain fut chauffeur routier, et reste un philosophe des poids lourds. Alain regrette ce temps où il y avait des trous sur la route mais une camionnette qui venait dépanner, maintenant, il y a toujours le trou, mais la camionnette est toujours absente. Pendant le transport, nous dit-il, il y a toujours quelque chose qui se passe et quelque chose qui l'annule. Dans le transport, on joue des matchs nuls. Un peu comme dans la vie. Des matchs nuls, Alain allait en voir à Paris, des matchs de Rugby.



Avec SÉVERINE
CHAMBRE 7
& 28/04/2016

Aller à l'extérieur vers l'eau, vers les lacs. Et même à l'hôpital, sentir une ouverture vers l'extérieur. La cour carrée et ses jets d'eau. Pouvoir sortir. Car ça, la maladie l'interdit. Être coupée, limitée. Plus de cinéma ni de théâtres car pourquoi vouloir être à nouveau enfermée ? " Aller à l'air libre ", dit-elle. Et on sent avec elle la liberté s'échapper dans l'air. Un don, un fardeau : ses visions, ses pressentiments. Admettre cela. Après un coma, un grave accident, les visions sont venues. On lui a parlé de ce cousin medium sur Paris. Magnétiseuse, voyante, medium, voilà comment se définit Séverine : au service des autres. Mais voir dans le futur, c'est une différence, une différence qui crée de la solitude. Au début, ne voir que des images morbides. Des images prémonitoires : cet incident du Leclerc, et puis des visions plus heureuses : ce motard qui deviendra le mari de sa sœur. Elle le savait, elle, avant même qu'ils tombent amoureux. Des images animées ou fugaces, et des images qui reviennent. On sait que ça va être important. Elles persistent, les images, tant qu'on ne les a pas comprises. Peut-être, dit-elle, que ça abîme de soulager la douleur des autres, peut-être que le corps absorbe trop la peine et qu'il la recrache ensuite. Alors, survient la maladie juste au moment où l'envie de changer, d'exercer une autre profession apparaît comme nécessaire. Et si Séverine peut soulager les autres, elle ne peut rien pour elle. Alors elle écrit ses visions dans des romans qui restent en souffrance. Mais vivants.

Juan parle comme on écrit, chaque mot soigneusement pesé, chaque mot comme un caillou précisément déposé. Juan parle avec cette délicatesse de langue et le français pur de ceux venus d'ailleurs qui l'ont appris en vivant ici. Juan dit qu'il a envie d'être critique avec sa propre vie parce qu'il a bien failli y passer, de l'autre côté. Cette confrontation avec la mort, il l'attendait.

Une malédiction familiale qui a touché son entourage très tôt, et dont il était interdit d'évoquer l'existence en famille. Une pathologie cardiaque qui a fauché son cousin de six ans, un autre cousin à dix ans, son père alors qu'il n'était pas encore né, sa grand-mère aussi quand il avait vingt-trois ans, et puis sa mère.

Tous ces décès dus à la même cause, à ce fléau. Et là, la peur a commencé mais, dit-il, "je la cachais". Enfant, cette maladie lui semblait diabolique, il se disait toujours, non, ça ne peut pas m'arriver.

Quand il a eu son attaque cardiaque, c'est une malédiction qui tombait. Un soulagement presque, parce qu'il savait ne pas pouvoir y échapper. Affronter la peur au grand jour. Et malgré la menace, sentir la peur refluer.

Et toutes ces occasions ratées au cours de l'existence, ces moments qu'il aurait voulu partager avec ceux qui sont partis, ces moments qu'on ne peut pas rattraper.



AVEC JUAN
CHAMBRE 8
le 04 Février 2016

Il nous dit aussi cette phrase qui peut réconcilier : "ma mère et moi, on s'aimait beaucoup mais on ne s'entendait pas du tout."

Le futur, il ne sait pas : une opération à cœur ouvert dans un mois.

Après la psychanalyse qui a soigné l'esprit, s'octroyer du temps pour panser le corps.

Juan a connu la movida, Paris, Madrid, Toulouse. Et puis une forme de retraite à Brive, où il gère un centre de remise en forme. Mais même s'il aime les vaches et la nature, nous dit-il, il n'y a pas que les oiseaux qui bougent.

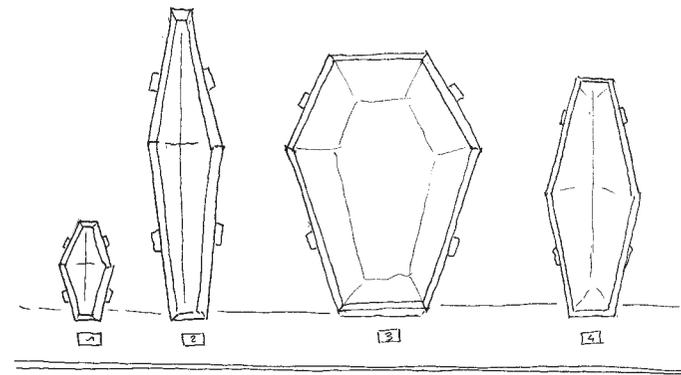
Et si on ne fait pas bouger les choses, la vie les fait bouger, c'est obligé.

L'attaque est arrivée à un moment où il sentait qu'il s'épuisait dans cette ville étriquée. Un moment d'hésitation, de transition.

Il y avait eu des indices qu'il aurait fallu écouter, des pressentiments, des intuitions : ce dragon avec un cœur ailé qu'il avait fait tatouer quelques semaines auparavant sur son dos, juste avant l'attaque.

Les choses adviennent inconsciemment, et les liens on ne les trouve que par la suite.

On planque beaucoup de choses dans un tiroir, résume-t-il, mais le tiroir finit toujours par déborder.



LE 4 M'IRAIT BIEN NON?

JE VAIS L'ESSAYER!

NOON!

AVEC GINETTE
CHAMBRE 2
le 04 Février 2016

Ginette a quatre-vingt ans, et à cet âge, nous dit-elle en riant, il ne faut pas s'attendre à ce que ça penche du bon côté.

Elle évoque pêle-mêle ses années de militantisme associatif, la Croix rouge pendant trente ans, le secours populaire, la banque alimentaire, son mari dont elle a divorcé mais avec lequel elle est restée en bonne intelligence, sa carrière dans une grande maison de Cognac, sa passion de la danse, l'exaltation qu'elle éprouvait jeune à virevolter, le Cha Cha Cha, le twist, le charleston, le scrabble, la gymnastique, les cours sur le bien vieillir, les échecs.

Ginette a toujours envie de pratiquer de nouvelles activités, mais ses problèmes oculaires l'en empêchent, alors elle rouspète contre sa dépendance. Elle se plaint de la fuite de ses idéaux mais son sourire dément ses propos; elle ne se sent plus utile à sa famille, à la société, elle qui a soigné tant de blessés lorsqu'elle intervenait comme secouriste dans les motocross.

A un moment, précise t-elle "j'avais le moral à zéro, j'étais dans le coltar alors j'avoue que j'y ai pensé, et maintenant quand ça arrivera, je me sens prête".

Près de chez elle, alors qu'elle travaillait encore, un Leclerc pompes funèbres avait ouvert. Il y avait trois cercueils différents en vitrine.

Elle a dit à ses copines : - Quand même, il faut bien que j'aille en essayer un, vérifier qu'il ne soit ni trop petit, ni trop grand, ni trop gros.

Elles lui ont rétorqué qu'elle était folle, que ça allait lui porter malheur.

La nuit suivante, elle a rêvé que son patron était dans l'un des cercueils et que le cercueil s'avancait, et se penchait au dessus d'elle dangereusement.

Ce patron était pourtant gentil, classique, mais gentil.



AVEC MARIE
CHAMBRE 13
le 4 Février 2016.

Marie a le beau visage d'une enfant vieillie trop tôt, un air de Lilian Gish dans La Nuit du chasseur.

Elle a toujours des problèmes de clefs, de vol. Des voisines malveillantes se sont introduites chez elle, elle voudrait retrouver ses clefs, remonter à cheval, nous montrer ses dessins...

Alors elle nous raconte ses voyages.

De ses voyages à Tahiti, Marie a ramené ses deux chats, Tiki et Motu. Est-ce à cause de son patronyme, qui en tahitien, signifie l'île, le récif corallien, Motu ne craint pas l'eau et nage très bien. Tiki, lui, est plus timoré.

Marie a joué dans des spectacles d'un couple d'ami, avec lesquels, lorsque le théâtre faisait relâche, elle s'envolait pour Tahiti.

Là-bas, elle dansait avec entrain aux bras de beaux garçons qui la couvraient de fleurs multicolores.



AVEC SYLVAIN
INFIRMIER UNITÉ 23.
le 11/02/2016

Sylvain est un infirmier féru de cuisine. Il reconditionne les plats pour redonner le goût à ceux qui n'ont plus goût à rien. Avec quelques épices, des herbes aromatiques, et un peu de temps. Les jours de canicule, il confectionne des glaces dans une sorbetière achetée pour l'occasion.

Il se sent bien dans cette unité, il évoque le respect, la confiance, et la patience dans le soin.

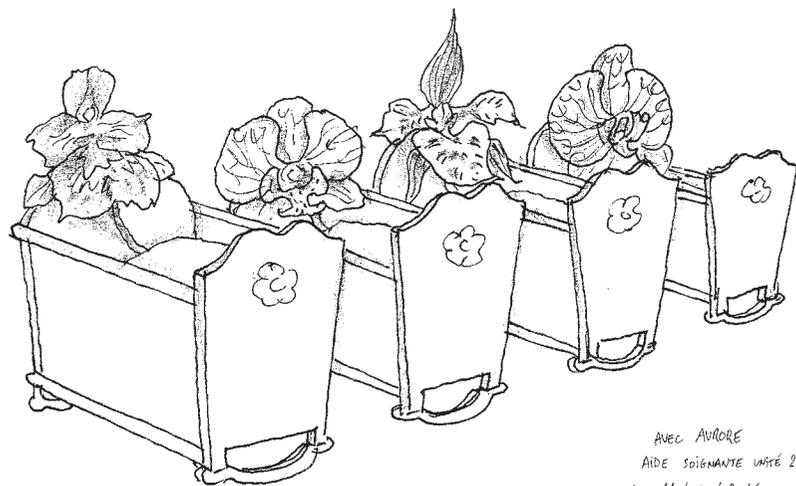
Il se souvient de ce patient arrivé un soir de Noël, avec une longue barbe blanche. Un patient sujet à des crises de violence telles qu'il cognait les murs jusqu'à y laisser des trous, une vraie force de la nature. Un père Noël qui en aurait voulu à la terre entière, un ancien syndicaliste, mais avec Sylvain, ça se passait bien.

Sylvain avait le sentiment que c'était la société qui l'avait déposé là, la société avec sa normalité exigée, et les cases dans lesquelles il n'entrait pas.

Et puis le père Noël sous anticoagulant chutait beaucoup. Alors Sylvain avait disposé des matelas tout autour du lit, pour éviter de l'attacher.

Quand il est sorti, il a promis à Sylvain de l'inviter chez lui pour déguster un bon rôti.

Quelques mois après, Sylvain l'a croisé près de l'hôpital, il se rappelait bien de lui et du rôti qu'il lui avait promis. Sylvain était heureux qu'il s'en soit sorti mais n'a pas eu l'occasion d'aller dîner chez lui.



Avec Aurore
AIDE SOIGNANTE UNITÉ 23
Le 11/02/2016.

Voilà dix-huit années qu'Aurore officie comme aide-soignante à l'hôpital Saint-André.

Un sourire, une petite attention, un massage peut tellement soulager, nous dit-elle.

Quand elle a intégré l'unité, toute l'équipe a applaudi. Elle aime y travailler parce que le service n'est pas trop spécialisé. " Ici on ne soigne pas l'organe malade mais la personne. "

Enfant, elle se rêvait vétérinaire, puéricultrice ou jardinière.

Son plus grand rêve aurait été de s'occuper des enfants malades, alors elle a pris du temps pour élever les siens, et soigner ses orchidées.



Avec Claudine
chambre 12
le 11/02/2016.

Il y a eu deux perroquets dans la vie de Claudine : le premier, c'était Koko, un youyou du Japon. Un perroquet très gentil, mais très possessif, un perroquet caractériel. Koko s'est cogné la tête contre un mur et puis le lendemain matin, Claudine l'a trouvé inanimé. Et le petit Koko est parti dans une petite boîte faire un tour en forêt, rejoindre ses amis dans le ciel.

Et puis Opale est arrivée du Brésil. Elle a appris à voler dans la maison sans se cogner aux murs. Elle mordille Claudine quand elle regarde la télé, elle vient se poser sur son épaule, et elle répond quand on la siffle. Le matin, elle salue Claudine avec quelques caresses, se tient sagement à côté d'elle quand elle lit, et elle danse quand Claudine allume la radio. Le bruit de l'aspirateur la met en joie.

Claudine l'a bien dressée, elle n'a pas le droit de sortir mais les jours de grand beau temps, sa cage est transportée sur la terrasse.

Quand Claudine se douche, Opale se juche au dessus du pommeau, et vocalise de concert avec le bruissement de l'eau.

Claudine lui parle beaucoup, lui explique les raisons de sa sortie quand elle ferme la porte pour aller faire des emplettes - Maman va faire les courses !- couvre sa cage le soir, s'en occupe avec affection. La mère de Claudine est décédée en 2011, alors il y a un voisin qui vient garder Opale quand Claudine est hospitalisée.

Opale lui manque, et avec elle toutes leurs petites habitudes communes.



Avec Anne
Chambre 16.
le 11/02/2016.

Avec Anne, on commence par parler théâtre, et de cette activité qui la passionne : jouer.

Elle a arrêté à cause du diabète car à chaque fois qu'elle se produisait sur scène, la peur augmentait. La peur de faire un malaise qui majorait le trac.

Du théâtre amateur pour des associations caritatives, mais jouer, oui, le plus souvent possible. La dernière pièce ? Une intrigue policière dans laquelle elle devait simuler une boiterie pour se révéler à la fin la véritable meurtrière, s'enfuyant avec agilité en jetant ses béquilles dans le public, dénouant ainsi le suspense.

Anne essaiera peut-être des expériences théâtrales différentes, moins exigeantes physiquement.

Des lectures sans doute.

Anne aime beaucoup Bordeaux, son architecture, sa lumière changeante. Le Pont de pierre, les quais.

La place de la Bourse de nuit lors d'un anniversaire surprise pour souffler les soixante ans d'un ami, à la fontaine des Trois Grâces.

HAMAKO



Avec Yolande
Chambre 1 invité 23
le 3 Mars 2016.

Yolande nous montre la photo d'Hamako son premier chien Sharpei. Et celle de Shanel, sa nouvelle chienne.

Elle nous dit avoir vu ses premiers chiens Sharpei, "peaux de sable" en japonais, au Japon, lorsqu'elle y habitait. A l'origine, des chiens chinois gardiens de temple ou guerriers que les populations, lors des disettes, ont commencé à manger.

Yolande n'a pas cessé de bouger et a fini par se poser en Vendée.

Shanel est une chienne très sensible, qui a pleuré lorsqu'elle a trouvé dans le jardin un oiseau blessé.

Yolande a elle aussi versé beaucoup de larmes, enfant, lorsque ses animaux disparaissaient.

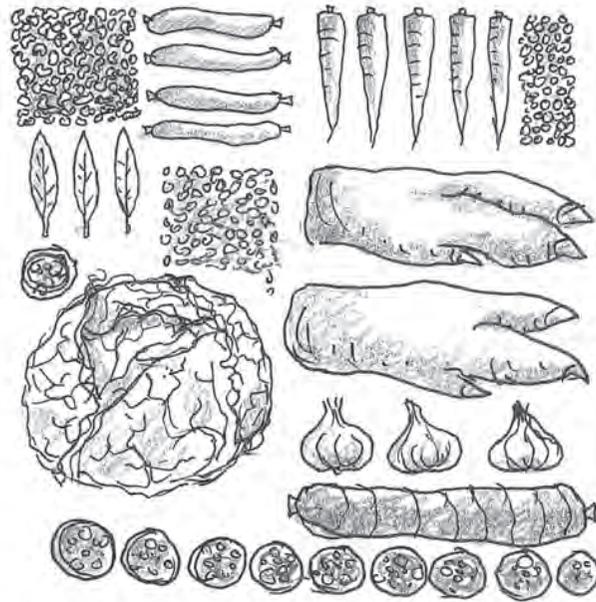
Son mari se moquait d'elle en lui disant qu'elle aurait dû vivre avec Brigitte Bardot, affligée d'une telle passion pour les animaux.

Yolande a connu la violence, les foyers pour femmes battues, la culpabilité. Elle se retrouve aujourd'hui sans famille, ses proches sont tous décédés accidentellement, seul reste son frère lui-même hospitalisé. Son mari l'a quittée en la spoliant de tous ses biens, pour une plus jeune sans rides et sans soucis de santé.

Elle s'inquiète pour Hamako traumatisée par les cris des disputes, qui, effrayée l'a renversée. Cette Hamako qui chérit son maître et aime les hommes, même celui qui l'a malmenée.

Hamako est en pension chez un voisin, Yolande ne sait pas quand elle pourra la rejoindre, plus de maison où se réfugier, son mari et sa nouvelle compagne y résident désormais.

Yolande dit tout cela d'une voix un peu trop douce pour la violence qu'elle recouvre, mais la photo de sa chienne la maintient éveillée. Avec le projet de la retrouver.



sose
avec SIMOES.
le 3 Mars 2016.
CHAMBRE 4.

José nous reçoit avec sa femme. José est un maçon retraité, qui a exercé à Bordeaux, à Paris, et en Arabie saoudite sur de gros chantiers. Tous les deux sont retraités, et bien implantés sur la rive droite de la Garonne, à Floirac. Ils retournent cependant régulièrement à Lisbonne, et gardent le goût de la feijoada de là-bas. José a la nostalgie de ce pot-au-feu portugais, avec chou, navet, boudin, haricot rouge, ail, laurier, saucisson noir, chorizo, pieds de cochon ou jarret, et cultive le souvenir vif de ce plat, désormais interdit pour raisons de santé. Un souvenir qui le fait encore saliver.

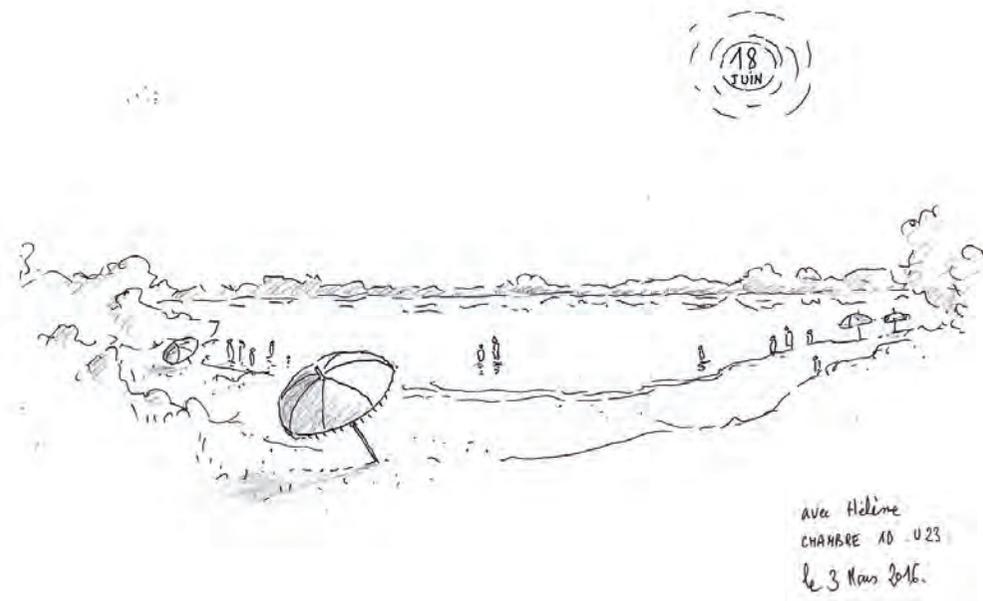


Avec CEILE
CADRE DE SANTÉ
UNITÉS 22 & 23
le 3 MARS 2016.

Cadre de santé de l'unité 22 et 23, après avoir été infirmière durant seize années, elle doit sans cesse jongler avec les deux entités, les deux équipes, tenter une symbiose, un pari schizophrène entre ces deux identités.

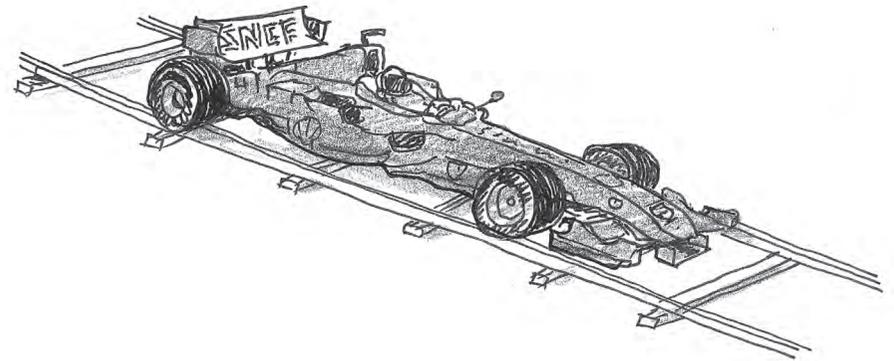
Reine du Stabilo, et des marqueurs fluos, elle organise les emplois du temps des deux services, sur quatre plannings différents. Il y a les contraintes de chacun, les inquiétudes des patients, les arrivées, les départs, les remplacements, les recrutements, et puis la personnalité des patients, bien souvent précaires, et fragiles psychologiquement. Dans tous ces impératifs, elle trouve le temps d'assouvir son goût pour le théâtre et le flamenco.

Conserver l'envie de venir travailler, et l'espoir que tout avance. Malgré les difficultés, s'épanouir.



A la mer, Hélène préfère les lacs, dans lesquels on peut marcher très longtemps tout en ayant pied.

Le lac de Sanguinet, un dix-huit juin, jour de la fête des pères, seule avec son fils Lucas, âgé de deux ou trois ans à l'époque. Des arbres tout autour avec de grandes racines. Un camping à côté, peu de monde. Un café.

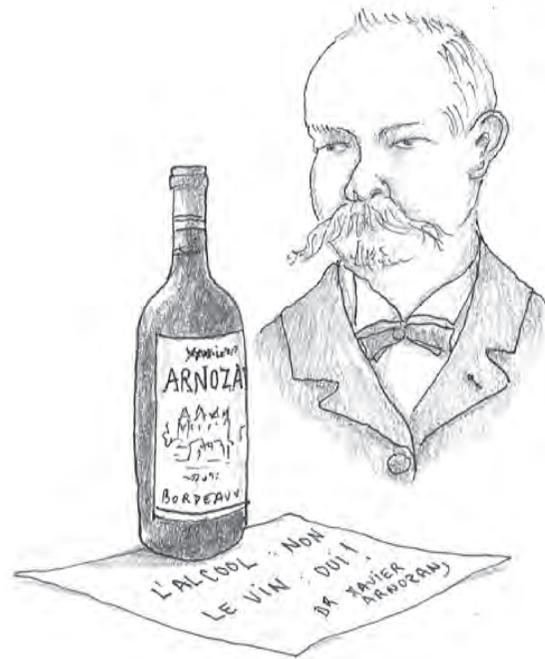


AVEC SERGE
CHAMBRE 11
UNITÉ 23
le 10 Mars 2016

Des passions encore inassouvies : les instruments à vents, le saxo, le bugle. Serge aime le blues et les voitures de course, les Ferrari.

Cheminot toute sa vie entre Factice et Bordeaux, Serge était aiguilleur, et préparait les trains de marchandise. Une vie de cascadeur à l'entendre, même si, comme il le dit aujourd'hui, en touchant sa tempe, là-dedans tout se mélange.

Ce matin de forte gelée, où il a dérapé, glissé de son marchepied. Et la locomotive qui a filé. A fond de train. Des mâchoires de fer qui se sont refermées sur lui. Alors Serge rêve de rallyes effectués à l'étranger, à bord de voitures de luxe, au son de morceaux de blues bien tempérés.



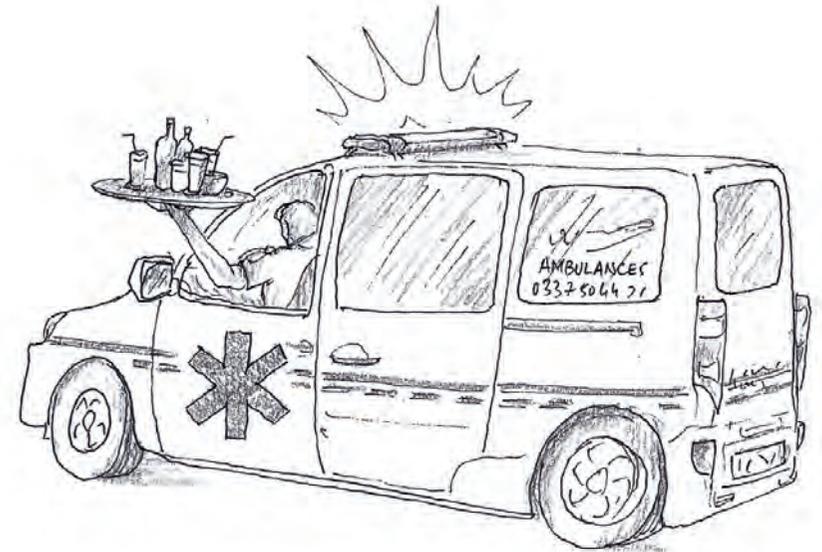
AVEC Pierre
CHAMBRE 15
Unité 23
le 10 Mars 2016.

Voyageur invétéré et bordelais par accident, Pierre est un historien spécialiste de l'époque contemporaine, du rapport entre politique et société, et de l'histoire des maladies. Il connaît l'histoire de l'hôpital Saint-André sur le bout des doigts, cet hôpital issu de l'hospice créé au quatorzième siècle. Il évoque les soldats napoléoniens blessés soignés dans son enceinte au retour de la guerre d'Espagne, la laïcisation de Saint-André en douceur en 1900 avec la création de deux écoles d'infirmières, une laïque et une religieuse, jusqu'à ce que l'une remplace l'autre; l'histoire de ces filles de la charité aux grandes cornettes qui y officiaient encore à la fin des années quatre-vingt, et puis les faits d'armes de la Résistance en son sein.

L'histoire aussi de ces grands noms de la médecine bordelaise qui jalonnent les rues de la ville, Paul-Louis Lande, Albert Pitres, Xavier Arnoz qui soutenait que les alcools étaient bien plus nocifs que le vin régénérant, du sénateur Portmann secrétaire d'état sous Vichy lui aussi grand défenseur des propriétés hygiéniques du vin de Bordeaux. Il évoque la figure tutélaire du grand professeur Battin, membre de l'académie française de médecine et vice-président de la Société française d'histoire de la médecine, auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire de la médecine et des malades, médecin chef à l'hôpital Saint-André.

Un cours d'histoire en chambre.

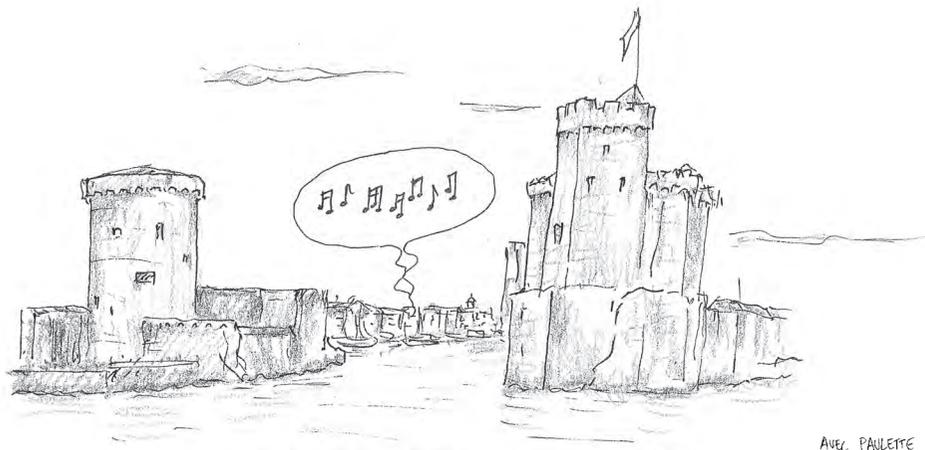
Un verre de Bordeaux peut-être, pour terminer l'entretien ?



AVEC MARIE-ANGE
Unité 23
le 17 MARS 2016.

Marie-Ange est aide-soignante. Son père boulanger lui a transmis son goût pour la bonne chère. Elle a travaillé un temps dans une conserverie, puis dans une boucherie. Elle aurait aimé tenir une chambre d'hôte, n'en a pas eu le loisir, mais se satisfait de son métier actuel. Ça lui plaît de s'occuper des gens souffrants, de leur offrir quelques instants de bonheur, même si " elle aide mais ne soigne pas. " Marie-Ange s'interroge sur l'origine de leurs souffrances, cherche, et souvent, elle est assez perspicace. Peut-être parce qu'elle aime observer les gens, s'asseoir en bord de mer, par exemple, les regarder et imaginer leur vie.

Il y a un certain temps, Marie-Ange a pu conjuguer ses deux passions, en cumulant un emploi d'ambulancière avec un travail de serveuse dans un restaurant.



PRINTEMPS 1931

Avec PAULETTE
CHAMBRE 16 U23
le 17 Mars 2016.

Paulette a presque cent ans. Elle nous dit que c'est la mort qu'elle attend, qu'elle demande. Trop de solitude et de médicaments. Mais elle apprécie que les infirmières la comblent d'attentions.

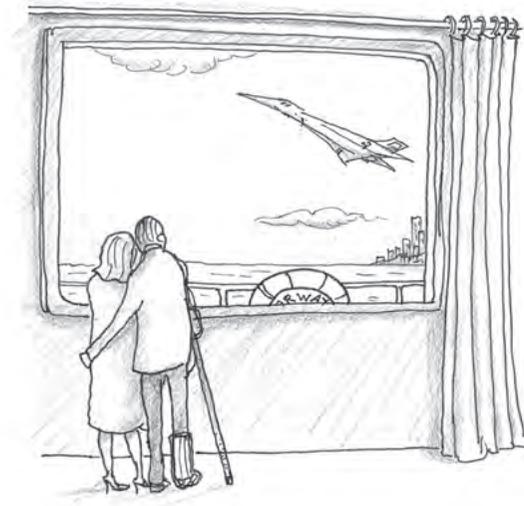
A l'adolescence, sa vie a bifurqué une après-midi de printemps dans un très court laps de temps, deux heures pendant lesquelles sa mère l'a confiée à un voisin pharmacien, qui a abusé d'elle, un pharmacien, qui, bon débarras, est mort de la syphilis à quarante-cinq ans.

Avant, elle n'avait jamais quitté sa mère, qui l'accompagnait au bal comme à l'épicerie.

Elle chantait sans cesse, pour imiter son père, doté d'une belle voix de ténor, qu'il exerçait à l'air libre, sur la place Verdun à La Rochelle.

Pour cacher sa grossesse, Paulette quitte La Rochelle, et s'enfuit à Rochefort pour accoucher sous x d'une fille confiée à l'Assistance Publique.

Et puis elle refait sa vie, se marie à un bel espagnol, qui fuyait la guerre d'Espagne. Elle n'a plus voulu d'enfants, mais avec lui, elle a été la femme " la plus heureuse du monde. "



Avec GILBERTE
CHAMBRE 15 U23
le 7 AVRIL 2016.

Gilberte a quatre-vingt-treize ans et le regard pétillant. Elle se plaint de la solitude qui la gagne : " c'est affreux, les enfants ont leur vie, et vous avez la vôtre. " Elle se souvient de sa jeunesse toulousaine, employée dans un grand magasin, et de la solidarité qui y régnait, car une guerre, dit-elle, ça rapproche les gens. Elle vivait avec son mari dans le Médoc. A la mort de celui-ci, elle a choisi un appartement à Mérignac, moins excentré. Elle y a rencontré un ami qui est décédé quelques années plus tard.

Et puis un nouvel ami, encore, grâce aux annonces matrimoniales.

Un ami qui venait dîner le mardi en apportant de beaux bouquets de fleurs et qui repartait le jeudi soir. Elle retournait chez lui dès le lendemain, et il la raccompagnait le dimanche.

Chacun chez soi, mais beaucoup de bons moments partagés.

Comble de malchance, cet ami est mort lui aussi.

Alors il reste les mots croisés, les gourmandises, la petite goutte de liqueur en soirée, car comme elle le dit si bien, si elle tombe, elle ne tombera pas bien loin. Et *Plus belle la vie*.

Marseille, elle n'y va plus, mais c'est Marseille qui se transporte dans son lit.

Avec son mari, elle a fait le tour du monde. Elle a emprunté des avions, des paquebots : Le France pour aller visiter New York, et Miami, Los Angeles, l'Indonésie...

La seule déception que lui ait infligée son mari, c'est cette malencontreuse chute, qu'il fit juste avant de monter dans le Concorde pour s'envoler vers les États-Unis. Son mari, elle le regrette tous les jours, et elle se demande bien pourquoi il est parti sans vouloir l'emmener aussi.

Mais " Quand ce n'est pas l'heure, il n'y a rien à faire, on vous ramène à la maison. "



AVEC MARYSE
CHAMBRE 7 v23
le 7 avril 2016.

Maryse parle peu, sans qu'on sache bien si cela est dû à une grande timidité ou à son état d'épuisement. Elle évoque cependant son travail au sein de la Bibliothèque pour tous, son goût immodéré pour les livres, sans qu'aucun titre de livre ne puisse émerger de la conversation, et ses soirées avec les surfers le long de la côte Atlantique.

Des livres et une planche...



AVEC FRANCK
chambre 8 v23
le 7 avril 2016

Franck a perdu femme, permis, maison, en quelques mois, à cause de l'alcool qui a tout détruit. Mais il est en sevrage et bien décidé à tout retrouver. Peut-être pas sa femme, mais le reste, oui.

Une vie de bourlingue, à sillonner la France, au gré des engagements professionnels et des rencontres amoureuses.

Une enfant quelque part, qu'il a retrouvée grâce aux réseaux sociaux, et à qui il n'ose pas donner signe de vie. Son plus grand regret.

Mais beaucoup de grands et de petits plaisirs, oui.

La meilleure période de sa vie? Son service militaire dans le Beaujolais.

Une virée sur le tour de France avec les conscrits, et le commandant de brigade, trop gris, incapable de ramasser son képi.



Avec MARIE LUCE
CHAMBRE 8 V23.
le 14 avril 2016.

Marie-Luce vient de Martinique. Son problème à Marie-Luce, ce sont les douceurs, les confiseries, les sucreries et les biscuits.

Peut-être la gourmandise vient-elle de l'île, de ses fruits gigantesques, du goût de l'abricopays, un énorme abricot, et de la saveur de la prune de Cythère, du jus de prune de Cythère.

Des Antilles, elle aime les carnivals avec les chars fleuris, et la musique des défilés. Sans zouk, parce que le collé-serré est réservé aux boîtes de nuit.

Elle a encore peur de ces diables, les Dorlis, qui viennent abuser des femmes pendant leur sommeil, et que son père très courageux parvenait à chasser à grand renfort de prières. Elle, elle restait éveillée la nuit entière, pour que le Dorlis ne la surprenne pas endormie.



Avec BÉATRICE
CHAMBRE 8 V23
le 28 Avril 2016

Béatrice se plaint d'avoir trop d'imagination. Une imagination qui ne lui laisse aucun répit.

Immobilisée, elle peut voyager des heures durant en observant une simple tâche sur un mur, un nuage dans le ciel.

Passionnée de costumes, elle fabrique des poupées articulées, des répliques parfaites de marquises dix-huitième, à l'aide du Larousse illustré.

Elle confectionne également des poupées à son effigie, revêtues de tenues de danseuses classiques, ou de robes de princesse. Elle est très minutieuse, et apprécie la finesse et la beauté.

Quand elle le pouvait encore, elle se promenait au bord de l'océan, pieds nus sur le sable ou dans la forêt, dont les odeurs, nous dit-elle, la transportaient jusqu'au "sublime".

Dans un rêve, elle se voit allongée dans une prairie, profitant d'une sieste au soleil.



POUR ISABELLE
CHAMBRE A VES
le 28 AVRIL 2016

Isabelle nous parle surtout de ses enfants, deux fillettes de six et huit ans, de sa vie avec elles, un peu aussi de son enfance dans le Nord, à Béthune, de son passé d'infirmière.

Les virées en rollers, et les balades dominicales au bord des lacs.

Un de ses plus beaux souvenirs : une sortie à Disneyland avec les enfants pour Noël.

La maison des poupées qui chantent et dansent en plein vent.

Les yeux émerveillés de ses filles et leur immense fatigue le soir au coucher.

Du haut de ses quatre-vingt-cinq ans, Denise ne s'est connue que malade. Depuis ce matin de brouillard où son vélo a percuté un tramway, sa vie a toujours été rythmée par ses opérations successives.

Denise a perdu sa mère très jeune à dix ans, et s'est occupée de sa fratrie. Deux années d'école seulement et ensuite l'école de la vie. Malgré son très beau niveau scolaire, elle a dû par nécessité se dévouer aux tâches ménagères.

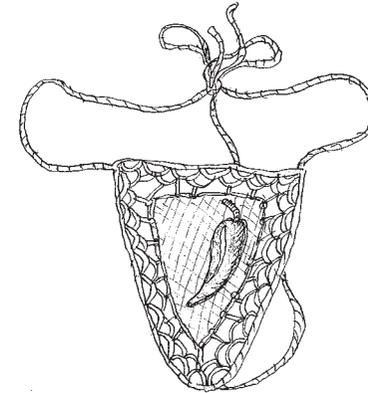
A seize ans, au remariage de son père, elle a quitté la maison, et a trouvé un travail de couturière dans les ateliers Armand Thiery. Des petites mains dans des cages à lapins : un travail exigeant, mais qu'elle avait déjà appris auprès de son père, tailleur pour dames.

Elle se remémore les cadences difficiles mais aussi les fous rires complices qui rythmaient sa journée. Une camaraderie féminine et joyeuse.

Elle évoque cette cliente qui importunait une des ses plus jeunes collègues avec cette sempiternelle plaisanterie graveleuse, la harcelant pour savoir si elle l'avait perdu ou pas - son pucelage - fallait-il entendre. Et si oui, où l'avait-elle perdu ? La jeune fille à bout d'argument lui rétorqua : - Eh bien, madame, voilà que je l'ai perdu sur un terrain de foot.

La bourgeoise en séance d'essayage, lui répondit sans ambages : - Sur le terrain de foot, eh bien ma fille, tu n'as pas eu peur d'attraper le ballon !

Et toutes de pouffer à qui mieux mieux dans l'atelier.



Avec DENISE V26
Chambre M
le 16 juin 2016.

Un jour, un grand médecin entouré de sa clique se moqua de sa lecture d'un magazine féminin, lui disant qu'il fallait arrêter de lire du porno à son âge. Denise ne se démonta pas, lui répondit qu'elle avait encore bien besoin de s'instruire, et lui proposa derechef de lui tricoter un string en crochet pour ses vacances au ski, ce qu'elle fit.

Denise récidiva l'exploit pour un malade en cure à Cambo les bains, seul homme en convalescence, au milieu de toutes ces dames poitrinaires. Ses consoeurs de cure y brodèrent avec malice en sus un piquillos rouge, symbole du pays basque, qu'il arbora gaiement un jour de marché devant un étal de piquillos bien achalandé.

Denise déplore aujourd'hui avec une distance amusée toutes ses cicatrices, son corps charcuté qui n'aurait plus grande valeur à l'argus, dit-elle, dans un éclat de rire.

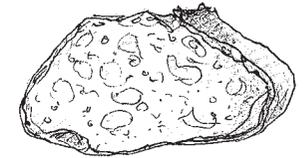
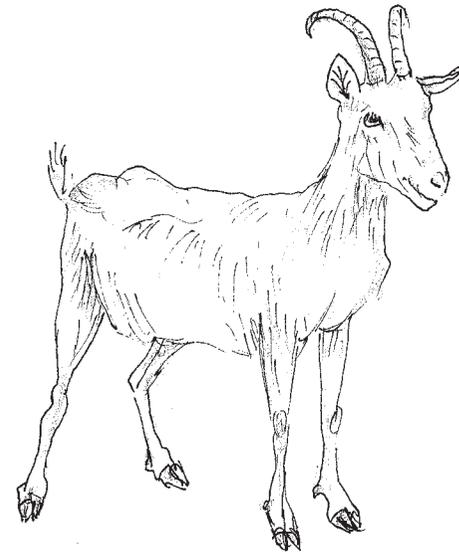
Elle garde un souvenir ému des nuits de douleur à Bagatelle à chanter avec une collègue de chambre très âgée qui criait "ouille" à tout bout de champ et à qui elle proposa comme dérivatif à la douleur une ode à son kiné qui démarrait ainsi : "Kiné kiné chéri être dans tes bras, tes bras que je voudrais pour la vie."

Denise a toujours écrit pour survivre à la souffrance et pour combattre le chagrin. Elle nous montre ses cahiers noircis de récits et de chansons de carabins. Des textes qu'elle décline avec entrain et avec une mémoire d'éléphant.

"A toi mon petit bout de papier, je vais me confesser, c'est pas toi qui va me contrarier."



Avec LILIANE
Chambre 1 V26
le 16 juin 2016.



Avec JOSETTE
Chambre 26 V26
le 16 juin 2016.

“ Les plus beaux moments de ma vie : mon mariage et la naissance de mes trois enfants. ”

Abandonnée à l'Assistance publique, Liliane fut élevée par des sœurs qui la placèrent comme gouvernante chez un de leurs médecins.

Dans cette famille, elle fut heureuse et à sa place. Une adolescence sage et sans histoire.

Elle a refusé de rencontrer son père, ancien jardinier du couvent, mais a connu sa grand-mère paternelle.

Et puis la rencontre avec son futur mari, sur l'île de Ré, à Bois Plage. Elle avait pris seule le bac pour s'y rendre, un jour de congé. Un coup de foudre et un mariage éclair.

Il lisait un journal. Elle regardait les baigneurs. Il lui a demandé si elle s'ennuyait et puis il l'a raccompagnée jusqu'à La Rochelle. Elle avait un peu peur parce qu'il était plus âgé. Ils ne se sont plus quittés et se sont mariés à l'Église entourés des sœurs et du médecin quelques mois plus tard.

Vingt-deux ans de bonheur sur l'île de Ré. Et des étoiles dans les yeux encore aujourd'hui en en parlant.

A son décès, elle a dû élever seule leurs trois enfants.

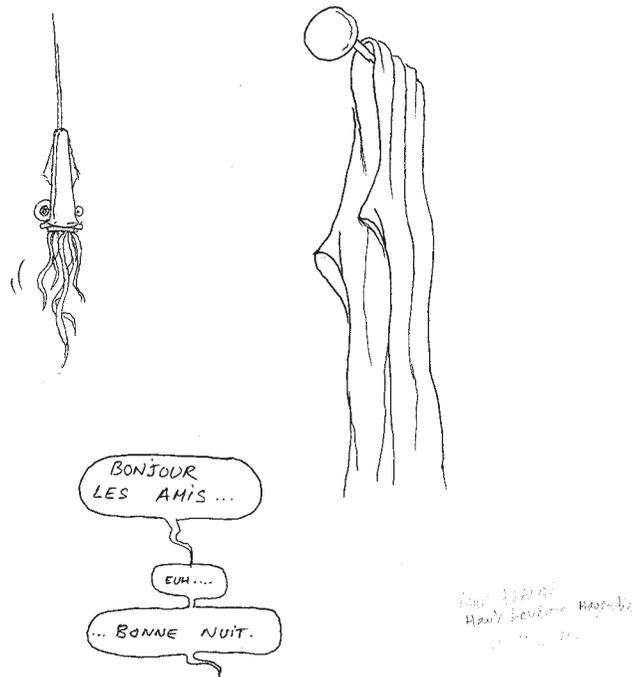
Josette aime tout et rien. Secrétaire à Bordeaux cours Balguerie Stutzenberg dans une entreprise de transport, elle y a rencontré son mari, et ainsi “ la vie s'est faite ”.

A la campagne, à Sadirac, dans le village où ses parents s'étaient fixés après avoir fui le Portugal à pied. Des bals le dimanche et des marchés le mercredi.

Un grand jardin potager qui lui a donné son goût pour le potage, qu'elle confectionne avec des haricots, à la mode portugaise.

Un souvenir d'enfance ? Leur jolie chèvre blanche.

Le lait chaud qu'on venait tirer pour le goûter en sortant de l'école, assorti d'une belle tranche de pain fraîchement coupée.



Après une transplantation pulmonaire, Françoise est restée trois semaines dans un lit absolument immobilisée. Elle respire aujourd'hui librement et marche d'un pas allègre. Un nouveau souffle après en avoir été à bout.

Elle pense que les humains ont une grande chance d'être dotés d'imagination parce que quand le corps s'absente, il est bon de pouvoir s'échapper. " Alors, on est bien obligé de faire travailler l'imaginaire ", dit-elle. Elle parcourait en pensée les sentiers de contrebandiers de la côte catalane, et visualisait des plantes merveilleuses, les aloès aux fleurs géantes, les figuiers de barbarie, le thym et le romarin sauvages. Elle pouvait même ressentir un peu de tramontane... Ça l'a beaucoup aidée dans les moments difficiles.

Elle a aussi réussi à trouver des complices dans des lieux incongrus.

Les nuits pendant lesquelles la cortisone la maintenait éveillée, elle cherchait dans la salle de réanimation des surfaces de projection.

Il y avait deux personnages qui l'intriguaient : un calmar avec deux yeux, l'un plus gros que l'autre, et de longs tentacules, en réalité une pince à drain et deux garrots suspendus à un crochet.

Et puis un autre ange gardien qui veillait sur elle. La silhouette penchée d'un apôtre bienveillant : un porte-manteau d'où pendait le stock de tabliers en plastique.

Elle n'a jamais eu peur de ces deux présences tout de suite perçues comme rassurantes, des amis complices à ses côtés.

D'autres peurs ont surgi, oui, mais il y a toujours eu quelqu'un avec qui elle a pu en parler. Et quand on en parle, les peurs, et bien les peurs, elles s'envolent.

De l'entretien avec Beno, colosse russe avec qui on pourrait rester des heures, on ne peut pas tout écrire. Des zones d'ombre, une vie romanesque à souhait. Un sourire qui terrasse tout sur le champ : le malheur, la guerre, les meurtres. Fils d'un haut dignitaire russe, Beno a combattu en Tchétchénie, en Bosnie, et dans d'autres zones de conflit.

Beno aurait aimé dessiner et peindre mais la tradition familiale l'a obligé à faire carrière dans l'armée. Alors il consigne de très beaux dessins pour les tatouer.

Il nous rappelle à quel point la guerre paraît esthétique quand elle est filmée par de grands cinéastes, mais à quel point elle est laide et cauchemardesque dans la réalité : les chairs brûlées vives, les corps démembrés, la violence des combattants mercenaires, qui ne se battent pas pour l'amour de la patrie mais pour l'appât du gain, des tueurs professionnels, des snipers, des terroristes, des anciens de la légion étrangère.

Des sadiques parfois qui kidnappent des enfants orphelins dans la rue, les torturent et volent leurs organes pour en faire commerce. Un commando de monstres et de barbares qu'il avait réussi à démanteler.

Des visions terribles qui l'assaillent la nuit, et l'empêchent depuis des années de dormir paisiblement.

Une vie qui s'est reconstruite cahin-caha ici après son départ de Russie.

Beno dit qu'il a toujours réussi " à calmer l'animal en lui, à lui fermer la gueule pour qu'il ne sorte pas. "

Et on le croit sur parole, parce que sa parole est calme et son regard droit.



AVEC MANU
INFIRMIER U26
le 25 juin 2016.

Manu est infirmier depuis six ans, après avoir tenté des études pour devenir kiné. Il se plaît à travailler dans cette unité, parce qu'il y a beaucoup de personnes en fin de vie et qu'il aime les accompagner au plus près, de l'annonce de la maladie grave jusqu' à sa conséquence inéluctable. Accompagner le malade mais aussi les proches qu'on doit préparer. Être là du début à la fin.

Avoir le temps, le prendre, et parfois rallonger le temps imparti aux soins.

Des temps qui permettent de connaître les familles, de tisser des liens, et ainsi d'arriver plus légers aux chevet des leurs.

Manu se souvient de cette dame de soixante-quinze ans et de son mari, un couple sans enfants. Une dame condamnée pour un méchant cancer du poumon, et qui faisait dans l'unité des allers-retours très fréquents.

Manu revoit ses mains massives, aux articulations épaisses, abîmées par les produits chimiques du pressing dans lequel elle officiait.

Une dame maternante avec l'équipe, et un mari très amoureux qui se pliait en quatre afin de rendre ses hospitalisations plus douces.

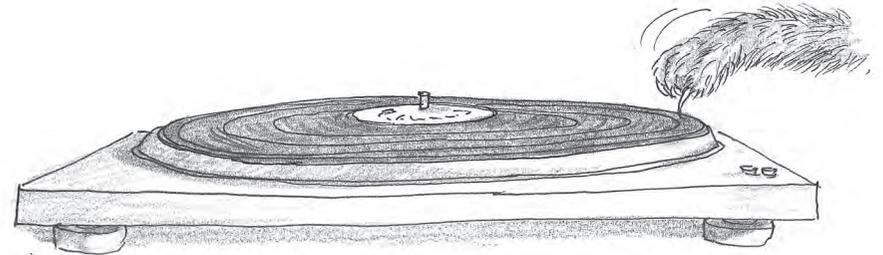
L'unité était devenue pour eux une sorte de résidence secondaire imposée mais qu'on avait eu soin d'investir avec amour. Et avec des attentions délicates pour le personnel hospitalier.

Deux ans de plus ainsi gagnés sur le pronostic vital qui avait été engagé.

Et quand elle est partie, le monsieur veuf est revenu. Il a bien senti qu'il n'avait plus sa place.

" Il se sentait décalé, nous aussi, et c'était difficile en dehors du cadre, très compliqué de conserver le lien fort tissé. " conclut Manu, qui se remémore avec émotion cet épisode singulier, et " cette jolie famille à deux personnes " .

Pour finir sur une autre note, nous apprenons que Manu possède d'autres talents que celui d'infirmier : il brasse lui-même sa bière et par ce jour de grande chaleur, ça nous fait un peu saliver.



AVEC LAURENT
CHAMBRE 23 U26
le 30 juin 2016.

Laurent est passionné de musique. Une passion qui ne passe pas par la pratique mais par l'écoute; intéressé par tous les styles de musique, avec une prédilection pour la disco italienne, en passant par la new wave, le punk, et les chanteurs français des années 80, même s'il préfère entendre que danser.

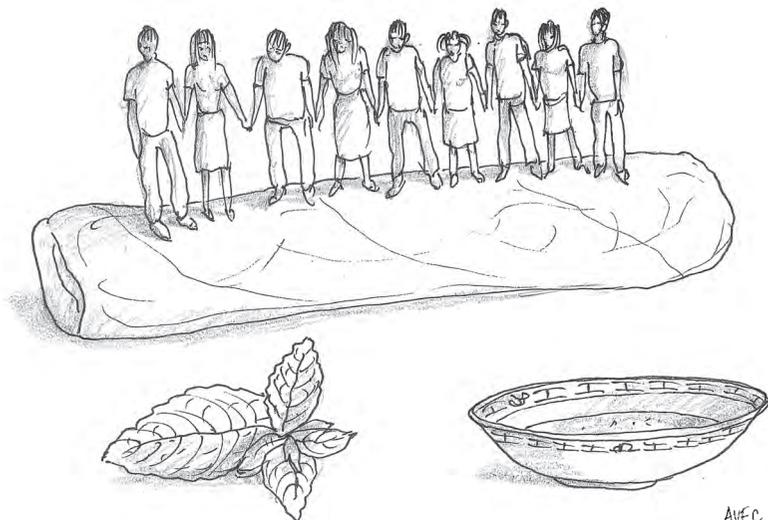
Trois mille vinyles dans sa discothèque, parce que les vinyles, c'est comme un bouquin, " c'est joli, et ça fait du bien, c'est un bel objet. "

Il y a toujours l'espoir de dénicher une perle dans un vide grenier, un superbe maxi quarante-cinq tours oublié, une rareté, dont le pressage reflètera au mieux toutes les harmoniques du morceau pressé.

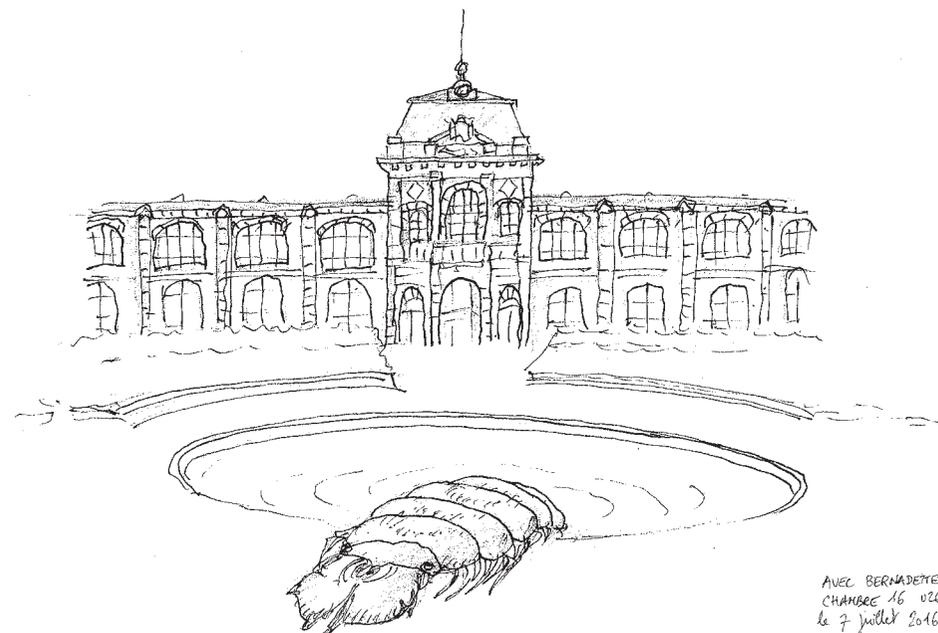
En bon collectionneur, Laurent a du nez pour flairer ces galettes délaissées.

Il y a une pièce dédiée à l'écoute dans sa maison, avec deux platines et un système de diffusion spécifique, entre la sono et l'écoute domestique.

L'écoute est pour lui une thérapie, un plaisir solitaire qu'il partage seulement avec ses deux chats, chez qui il décèle un goût certain pour les bienfaits des morceaux bien balancés.



AVEC THI LIEU
CHAMBRE 24 U26
le 30 juin 2016.



AVEC BERNADETTE
CHAMBRE 16 U26
le 7 juillet 2016

Thi Lieu est heureuse que tout soit débranché. Sa fille et son fils très attentionnés sont soulagés de la laisser en notre compagnie alors que nous passons la porte. Elle nous dit aussitôt qu'il manque dans sa chambre plusieurs enfants, puisqu'elle en a eu dix, dont un décédé en bas âge.

D'origine vietnamienne, Thi Lieu est arrivée en France en 1956, laissant au loin Saïgon pour s'établir à Gradignan.

Thi-Lieu passait des nuits entières à confectionner ses farces et à en fourrer les nems et les rouleaux de printemps qu'elle allait vendre au petit matin sur les marchés ; mais un jour, la porte de sa camionnette est tombée, un dommage trop coûteux pour songer à le réparer.

Alors elle a continué à cuisiner dans une maison de retraite pour cinquante-deux personnes.

Et puis à soixante-deux ans, elle a pris sa retraite pour profiter de ses quatre filles, de ses cinq garçons, de ses seize petits-enfants, de ses neuf arrière-petits-enfants et bientôt du dixième qui ne va tarder à pointer le bout de son nez.

Tous ces enfants dispersés dans le monde entier qui se retrouvent parfois à Gradignan pour les grandes occasions.

Des enfants très gentils dont elle n'a jamais eu à se plaindre, nous confie-t-elle, ravie.

Bernadette a le désir de guérir au plus vite pour reprendre le voyage qui lui tient à cœur et qu'elle a dû reporter.

Les États-Unis, la Hongrie, La Réunion, la Polynésie, la Nouvelle Calédonie, les îles australes, les dîners chez l'habitant à Touboué, les habitants qui déposent les cigales de mer géantes sur le perron et vous les font ensuite griller.

Avant, il y avait aussi les voyages à moto avec son mari dont c'était la marotte, le permis moto passé à trente ans, un cadeau de fête des mères, l'inscription au permis moto ECF emballé parmi d'autres cadeaux ménagers.

Les groupes de copains, les villages traversés loin des autoroutes, la France par les routes secondaires. Tourner tout autour du cirque de Navacelles en empruntant des lacets vertigineux.

Bernadette, infirmière à la retraite, a rencontré son mari à l'hôpital Saint-Maurice où elle débutait sa carrière. Le seul homme qu'elle trouvait attirant, c'était lui, ce directeur financier de l'hôpital. Mais il était marié, alors pas question d'y penser. Et puis, il a divorcé, ils se sont retrouvés, se sont mariés, ont eu une fille, se sont installés à l'île de Ré et ont partagé les voyages dans le monde entier et les virées en Goldwin sur la route 66.



AVEC LIONEL
AIDE SOIGNANT U28
le 7 juillet 2016.

Lionel est aide-soignant depuis dix-sept ans, dont huit années de service nocturne à Saint-André.

Ce qui lui convient dans cette unité, c'est ce travail sur le long terme, puisque les malades reviennent ici souvent pendant des années, et puis le plaisir d'être intégré dans un groupe très soudé.

Passionné de métal, de blues, de golf, assidu aux concerts et très attaché à son pays basque natal, Lionel affirme pouvoir couper les ponts facilement à sa sortie du travail. Côté mort de près, à la fin de ses nuits ou de ses journées, il parvient naturellement à ne plus y penser. Les parois entre sa vie privée et son travail hospitalier sont bien étanches, peut-être parce que Lionel est très équilibré mais aussi parce qu'il pense que quand on est parti, c'est pour de bon, pour de vrai, diraient les enfants, et que la véritable question réside plutôt dans la manière de s'en aller, dans la façon de prendre congé.

Lionel a conservé une impression très forte d'un patient très handicapé et marginal qui faisait des séjours fréquents dans l'unité. Un homme très attachant, et intelligent, qui était un peu devenu la mascotte du service.

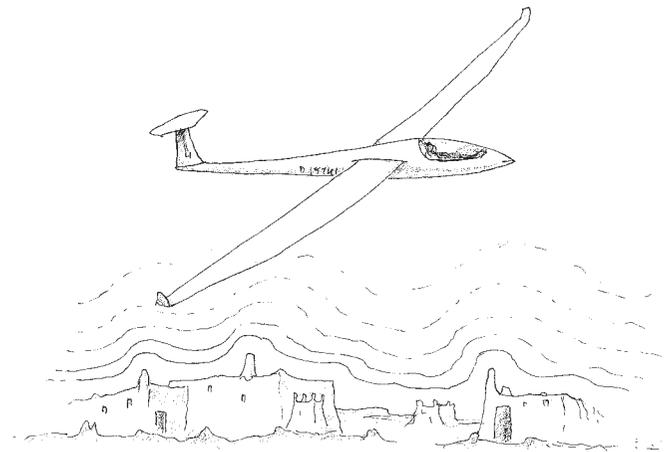
Un patient avec qui il s'entretenait souvent de musique, puisque, tout comme lui, il en était passionné.

Cette nuit-là, ce patient est arrivé, et Lionel a senti que son état s'était modifié, sans qu'il y ait pour autant de signes médicaux plus inquiétants qu'à l'ordinaire.

Il l'a accompagné dans sa chambre et ils ont longuement parlé de blues, de BB King, pour faire diversion, pour conjurer le sort, par plaisir aussi. Lionel l'a trouvé décédé dans sa chambre quelques heures plus tard, endormi paisiblement. Lionel était heureux d'avoir partagé cette dernière conversation avec lui, avec la sensation que les mots avaient été utiles, et qu'ils avaient rendu service dans ce moment nocturne partagé.

Même si les peurs, les douleurs et les angoisses décuplent avec l'obscurité, Lionel aimait beaucoup travailler la nuit, pour cette possibilité d'échanger plus longuement avec les patients, pour ces moments suspendus.

La nuit comme une parenthèse offerte.



AVEC JEAN MICHEL
CHAMBERE 4 U28
le 7 juillet 2016.

Jean-Michel a dû renoncer à une carrière de pilote de ligne à cause d'un daltonisme invalidant.

Il est devenu alors ingénieur à l'aérospatiale pour se rapprocher des tarmacs.

Il a continué sa carrière dans une grande entreprise publique dont l'ambiance s'est beaucoup détériorée ces derniers temps. Humiliations, vexations, menaces, manque de reconnaissance, dégâts collatéraux, suicides des copains. Une gouvernance d'entreprise qui use même les plus investis. Et Jean-Michel ne sait pas "cirer les pompes" et réfute ces stratégies qui ne profitent plus qu'aux actionnaires pirates.

Alors l'alcool.

Alors la dépression.

Mais Jean-Michel a choisi le planeur pour surfer sur les courants.

Il nous décrit très précisément la différence entre les vols thermiques et les vols d'onde, en suivant le vent du sud sur les Pyrénées.

Une traversée de mille kilomètres au-dessus des massifs pyrénéens à deux cent cinquante kilomètres heure, dix heures de vol intense, à chercher les cumulus.

Un autre vol en planeur, montant en spirale au milieu des cigognes.

Et puis les petits avions à moteur aussi pour traverser l'Afrique du Nord. Les bons vieux Cessna. Les escales et les rencontres avec les habitants : d'autres cultures, d'autres religions.

L'arrivée sur Gardia, ville des Mozabites. Des femmes dont un seul œil est voilé alors que l'autre reste à découvert.

Échanger avec eux, pouvoir se dire les différences et les indignations. Critiquer le sort réservé aux femmes, échanger toujours lorsque la parole est encore possible.

D'autres missions encore : En 1995, ces enfants qu'on venait arracher à la guerre en Bosnie au sein d'un avion affrété par une association humanitaire. Se retrouver sans le savoir sur la ligne de front.

"Piloter est une affaire de maîtrise et d'anticipation." résume Jean-Michel en nous quittant.



Nathalie a déménagé tous les trois ans au gré des affectations de son mari militaire. Avec une prédilection pour l'Afrique, le Togo, la Guinée, le Burkina Faso pour l'accueil qui lui y a été réservé, pour les paysages et pour les villages encore préservés.

Nathalie est heureuse d'avoir pu rencontrer tant de personnes de culture différentes, et apprécie leur humilité, leur façon de résister ou de survivre, de belles leçons de vie aussi pour ses trois enfants qui l'ont toujours suivie dans ses déplacements.

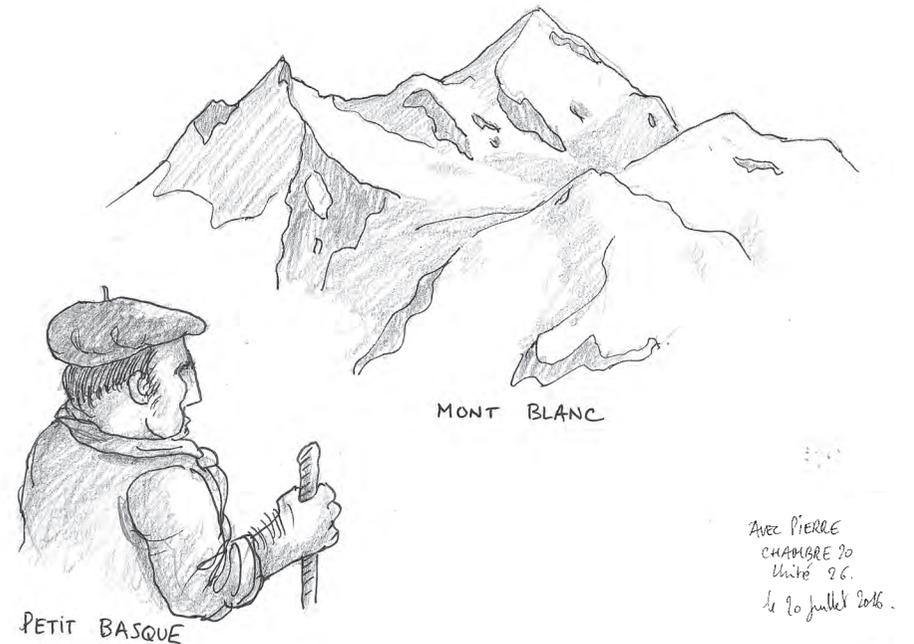
Et puis, la solidarité, la complicité des petites communautés liées par l'expatriation temporaire. Une entraide qu'elle ne retrouve pas en France.

De Tahiti, qu'elle a trouvée bien dénaturé, elle a surtout gardé des souvenirs merveilleux de plongée.

Une rencontre avec une baleine taquine qui a bien failli l'assommer. Assise sur le pont d'un bateau, et alors qu'elle la contemplait, la baleine a plongé dans un salto vigoureux, puis est remontée en faisant claquer sa queue très près du visage de Nathalie éberluée.

D'autres plongées en bonne intelligence avec les requins, qui trop bien nourris par les récifs coralliens, n'ont cure de la chair des plongeurs.

Elle s'apprête à repartir au Ghana, s'en réjouit, mais songe avec ennui à ses cartons délaissés.



Pierre, professeur de biologie à la retraite, nous entretient de sa passion pour le ski. Un sport auquel sa femme l'a initié lors de leur première rencontre en 1956 à Oloron Sainte Marie.

Plus tard, lors d'un voyage scolaire aux sports d'hiver avec un groupe d'élèves, ils ont dévalé les pistes des Hautes Alpes et ont sympathisé avec le proviseur du collège de Megève.

Il a ainsi découvert le Mont Blanc. Après avoir succombé à son charme, c'en était fini de moi, nous dit-il. La fascination n'a fait qu'empirer. Alors oui, le Mont Blanc, deux fois par an.

Et même si sa femme est basque, cette infidélité faite aux Pyrénées ne lui a pas causé de tort auprès de sa belle-famille.

D'ailleurs, s'il ne sort pas bientôt de l'hôpital, il craint qu'une horde de basques ne "déboule" dans sa chambre.

Pierre évoque une autre passion, la lecture. Des livres historiques, ou des romans plus légers. Une passion dont la fatigue lui a ôté le goût pendant des mois, et avec laquelle il renoue aujourd'hui avec bonheur.

Mais il est choqué par les livres de son fils, dont il aurait arrêté très vite la lecture en cours de route, s'ils n'avaient pas été écrits par celui-ci. Sensible à la violence, et aux écarts de langage, Pierre préfère rêver à la blancheur immaculée du Mont Blanc.



Avec OTTO
chambre 6 U26
le 20 juillet 2016.

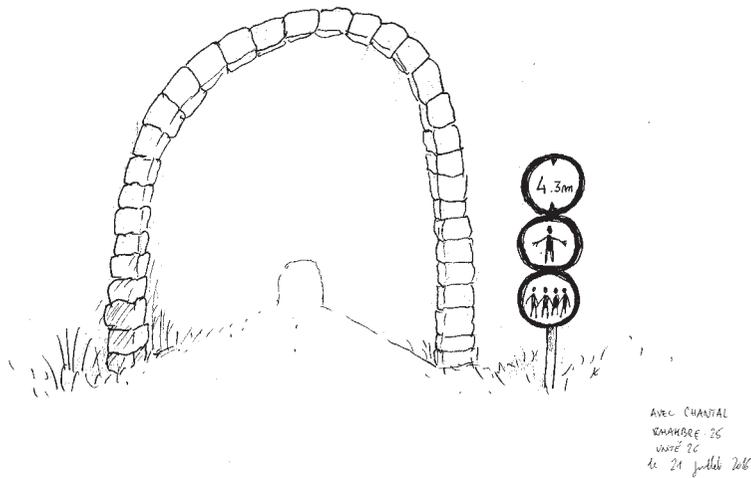
Otto est un vieux monsieur élégant de quatre-vingt-quatre ans qui ne maîtrise pas très bien le français et est de plus affligé d'une surdité qui ne facilite pas la compréhension mutuelle. Alors Otto sourit, et puis on parvient à s'entendre. Otto fuit l'Allemagne, quitte sa Bavière natale à dix-huit ans pour Paris, d'où il s'engage illico pour la Légion étrangère, pour des raisons qui lui appartiennent. Il y sera heureux, la Légion effaçant les tristesses passées. Il y aura trouvé une reconnaissance, et de belles évasions dans de lointains pays. A quarante-quatre ans, il quitte l'armée. Il se marie, et s'installe en banlieue bordelaise, à Lormont, tout près du centre commercial des quatre pavillons. Depuis le décès de sa femme avec lequel il n'a pas eu d'enfants, il a coupé les ponts avec la famille de celle-ci, qui ne s'est pas bien comportée avec lui. Otto n'a pas gardé de lien avec sa famille allemande. Enfant né hors mariage, et élevé par ses grands parents, il revoit avec plaisir, mais très rarement sa demie-soeur. Comme Otto ne peut plus conduire, il prend plaisir à lire, à remplir les cases des mots croisés, et à marcher jusqu'au centre commercial pour faire ses emplettes. Une vie solitaire mais paisible, reposante après un parcours chahuté.

Depuis treize ans, Nelly est cadre de santé après avoir été infirmière. Elle a fait ses débuts dans un service d'hématologie. Un quinze août alors que son amie- binôme aide-soignante se mariait, elle a dû affronter cinq décès dans le service, dont une jeune patiente qui est morte dans ses bras. Alors elle a craqué. Un bon mois de vacances à pleurer. Elle s'est souvenue de sa formation à la Croix Rouge et des valeurs prônées par cette organisation, elle s'est rappelée cette occasion ratée, plus jeune, de partir à l'étranger, en mission humanitaire. Elle est retournée frapper à la porte d'un ancien professeur, et lui a fait part de son désir de partir à l'étranger. Elle a entamé une formation de médecine tropicale, et tout s'est très vite enchaîné. Elle est partie à Ségou, puis à Bamako. L'arrivée en pleine chaleur en février à l'aéroport de Bamako. Une renaissance, une reconnaissance. Comme si elle connaissait l'Afrique depuis toujours. Une chaleur qui a envahi tout son corps. Le travail en protection maternelle infantile avec les femmes africaines. Un rapport interculturel qui lui a paru d'emblée simple, les circonvolutions nécessaires avant d'entrer dans le vif du sujet, le rapport à la parole spécifique qui lui a paru très familier, et qu'elle s'est facilement approprié. Pas de dialogue possible avec les africains du nord si on ne se plie pas au rituel de la palabre pour engager un lien.



Avec NELLY
CADRE DE SANTÉ U26
le 21 juillet 2016.

En revenant en France, elle a écrit un mémoire sur le syndrome méditerranéen, ce syndrome de l'exagération de la douleur par le corps ou la parole. Elle évoque avec affection Marceline qui est restée trois ans dans l'unité parce que sans papiers et porteuse du VIH. Et qui recherchait un cadre. Alors, oui, c'est elle, la cadre qui devait la recadrer. La spécificité du service, c'est de pouvoir offrir une médecine plus humaniste, pluriculturelle, avec une vraie mission de service public. Elle se réjouit du travail de l'anthropologue qui travaille ici, sur les perceptions singulières de la pudeur en fonction des différences culturelles. A l'unité 26, il faut sans cesse s'adapter aux populations accueillies, et fragilisées, des Roms, des Bulgares, toutes les nationalités présentes ici. Mais par bonheur, cela autorise une médecine moins soumise au protocole avec une équipe capable de s'adapter à l'imprévu. Ici, l'accompagnement du patient, l'annonce de la maladie se fait de manière plus intime, moins protocolaire, au chevet du patient. Et pourtant, il y a quand même les taux de remplissage à respecter les chiffres, les contrôles, la fermeture des lits et les réductions de personnel. Faire face aussi à la dégradation de la santé parce que les gens n'ont plus les moyens de se soigner. Mais l'envie du service public persiste, avec la volonté d'inventer de nouveaux projets.



On rencontre Chantal en compagnie de son mari, Chantal qui a très envie de nous raconter son histoire. Elle est souriante, heureuse d'être en vie, après un infarctus et plusieurs jours dans le coma.

Dans cet état, une image lui est apparue, une image qui la hante et qu'elle ne parvient pas à chasser : un long tunnel éclairé par une cinquantaine de lampes. D'un côté un homme qui l'invitait à venir jouer avec lui, peut-être son père ou son frère, tous deux décédés. De l'autre, plusieurs personnes lui tendaient les bras et la suppliaient de rester avec eux, de ne pas partir à l'opposé, parce qu'il y avait encore des choses à explorer à leurs côtés.

Des lumières comme dans un feu d'artifice. La sensation d'une caresse sur la main. Perdue dans ce tunnel, désorientée, elle s'y sentait pourtant bien, protégée comme dans un cocon. Chaud et moelleux.

Elle ne voulait pas en sortir, sans pouvoir l'expliquer. Plus elle avançait dans ce tunnel, plus il s'éclairait. Un tunnel magnifique.

A chaque fois qu'on tentait de réveiller Chantal, elle se débattait, très agitée, au point qu'on a fini par l'attacher.

Maintenant cette image l'angoisse, elle voudrait sortir le tunnel de sa tête. Elle convoque au coucher des images positives, des voyages en camping-car, que son mari et elle n'ont pu réaliser à cause de ses soucis de santé, des projets pour maintenir la peur à distance.

Quand l'infarctus l'a terrassée, son mari n'était pas encore parti travailler, et s'il n'avait pas été là, elle ne serait plus ici avec nous pour en parler.

La vie : parfois une simple question d'emploi du temps.



Philippe est féru de bricolage. Travailleur dans un chai de Cognac, il répare et entretient l'ensemble des bâtiments, content d'avoir retrouvé un emploi stable après une longue période de chômage.

Il a reconstruit seul sa maison, une ruine qu'il a restaurée de fond en comble. Enfant, il ne cessait de construire des cabanes au fond du jardin.

Aujourd'hui, il aimerait pouvoir édifier une cabane dans un arbre sur une île. Et siroter un vieux Cognac sur son arbre perché.

Laurence de la Fuente, auteur-metteur en scène

Après des études littéraires et cinématographiques, elle s'engage dans l'écriture et la mise en scène au sein de la compagnie Pension de Famille, et travaille en collaboration avec divers auteurs contemporains (Laurent Mauvignier, Alban Lefranc, Antonio Lobo Antunes). Elle met en scène *La lettre au père* d'après Franz Kafka, *Splendeur du Portugal* d'après Antonio Lobo Antunes, *Ludidrama* sur ses propres textes, *Le lien* d'après l'ouvrage de Laurent Mauvignier, *Grigris* d'après Roland Shön, *Les Actrices* créé en janvier 2012, *Vous n'étiez pas là* en novembre 2013 d'après le texte éponyme d'Alban Lefranc, publié aux Editions Verticales, et *Uniquement les amis* en 2014 d'après son texte qui explore le rapport intime aux réseaux sociaux. Elle vient d'adapter avec Alban Lefranc *Si les bouches se ferment*, ou *Vesper*. Elle développe de multiples actions de sensibilisation à diverses pratiques artistiques, ateliers d'écriture et de mise en jeu.

Elle est également l'auteur d'un ouvrage en collaboration avec le plasticien Bruno Lahontâa, *Performances éthologiques*, publié aux Editions de l'Attente en 2014.

Bruno Lahontâa, artiste plasticien, scénographe et performer

Scénographe depuis le début des années 90, il collabore avec une quinzaine de metteurs en scène de théâtre de styles et de pratiques très variées. Il signe une centaine de créations pour le théâtre, la danse, la musique contemporaine.

Avec son frère Thierry Lahontâa, il crée la Fondation Raffy et réalise diverses commandes d'oeuvres plastiques, images numériques et installations (Musée d'Aquitaine, centre d'art contemporain de Girona entre autres). Expositions : (Musée d'Aquitaine, 2016, FRAC Aquitaine, Scène nationale de Douai, Musée du jouet de Figueras, Centre d'art contemporain de Girona.

En collaboration avec le chef étoilé Christophe Girardot, il travaille sur l'interprétation et la réalisation en trois dimensions des sensations, des émotions en écho avec les créations culinaires du chef.



Pension de Famille

Créée en 2002 à Bordeaux et soutenue par la Ville de Lormont, le Département de la Gironde et la DRAC Nouvelle Aquitaine, la compagnie Pension de Famille effectue un travail de recherche dramaturgique transdisciplinaire, empruntant aussi bien à l'univers littéraire qu'au champ musical, à celui des arts plastiques et du cinéma, ainsi qu'à chorégraphie. Le travail de la compagnie s'articule autour de propositions textuelles dans lesquelles la question des voix est centrale, aussi bien à travers des monologues, que dans des romans polyphoniques, textes qui lui laissent une plus grande liberté dans l'invention de nouvelles tentatives théâtrales. Un des enjeux majeurs de la compagnie réside dans un travail sur le temps, la restitution des mémoires, la convocation de différentes temporalités sur un plateau, dans une attention forte portée aux écritures contemporaines, mais aussi aux formes plus proches de la performance.

“Chambres à dessins, chambres d’écriture” s’inscrit dans la politique culturelle du CHU de Bordeaux dont l’objectif est de contribuer à l’ouverture de l’hôpital sur la cité.

Deux artistes de la Compagnie Pension de Famille sont allés à la rencontre des patients et des professionnels d’un service de l’hôpital Saint-André du CHU de Bordeaux.

Ils leur ont proposé de convoquer leur imaginaire, de raconter une anecdote, un souvenir, pour les retranscrire à leur manière...

Paroles de patients et de soignants

“ Très belle initiative ”

“ Un moment où le patient s’échappe de la douleur et du milieu hospitalier ”

“ Un moment de complicité patient/dessin/art ”

“ La chambre d’hôpital se transforme en théâtre où le patient se transforme en acteur ”

“ Un projet très constructif qui apporte de la cohésion dans l’équipe avec un dialogue sur des souvenirs ”

“ Des moments de partage ”

“ Cela m’a apporté un autre regard sur mon vécu ”

“ Très rigolo ”

“ Que du bonheur, beaucoup de joie, un bon moment ”



Contact : Direction de la communication et de la culture du CHU de Bordeaux
Tél. 05 57 82 08 56 - culture@chu-bordeaux.fr

